

INTRODUCTION

La place accordée aujourd'hui à la littérature malgache francophone, dans le cadre de l'enseignement du français au secondaire, à Madagascar, est presque inexistante, alors qu'en Afrique francophone, comme au Sénégal et dans l'Afrique de l'Ouest en général, il est tout à fait courant d'étudier les œuvres des auteurs africains, ainsi que celles d'écrivains (tant des Suds que des Nords), francophones.

De même, les élèves malgaches d'avant 1972 approfondissaient l'apprentissage de la langue française par l'analyse des productions littéraires d'écrivains français aussi bien contemporains que des périodes précédentes. Ce qui n'est plus le cas, de nos jours, dans la plupart des établissements scolaires malgaches. Par ailleurs, le système éducatif et social se dégrade *crescendo*, actuellement, dans le milieu malgache. En effet, le nombre d'élèves qui abandonnent leur cursus scolaire s'accroît considérablement. Et comme l'affirme l'UNICEF dans son Évaluation de « Appui à l'éducation pour Tous à Madagascar, Version finale juillet 2013 depuis 2009 », « La conjoncture économique que Madagascar a connue a eu des répercussions sur l'éducation ». Il importe de prendre le taureau par les cornes, et d'observer la situation sous différents angles. Mon regard est celui d'un enseignant de langue dans un lycée public et d'étudiant, en parallèle, au sein du parcours « Francophonie et Relations Internationales », en Master International « Francophonie, Plurilinguisme, Médiation Interculturelle ».

Ces différents constats et expériences des terrains mentionnés m'ont amené à envisager ce travail de Recherche intitulé : « L'Écriture de la violence ou le paradoxe du retour au pays natal. Le cas du roman *Bain des reliques* de Michèle Rakotoson ».

Les Malgaches formant un peuple fier d'être insulaire, loin des problèmes rencontrés par leurs frères du continent africain, tels que les guerres fratricides, ne sont pas à l'abri d'autres soucis. Ils sont à la recherche de leur identité sociale et culturelle à cause de la colonisation française que la nation a endurée pendant soixante-quatre ans. La société malgache est ainsi, aujourd'hui, en pleine mutation. Une certaine évolution se laisse entrevoir. L'image d'un peuple pacifique, évitant autant que possible la violence, empreint de la valeur intraduisible telle que le « *fihavanana* », synonyme de fraternité et d'entraide, semble s'être muée, au fil du temps ; et s'être transformée, en une gradation croissante, en celle d'un peuple frustré, las des différents tracasseries quotidiens rencontrés, relatifs au contexte financier difficile ; et enclin à -aussi bien que victime de- différentes formes de violence.

L'Histoire relativement récente de l'île rime en effet avec violence, lorsque nous nous retournons, par exemple, sur la rencontre de la culture malgache avec d'autres cultures, occidentales essentiellement. La civilisation anglaise durant la période des royaumes, sur les Hautes Terres ; celle, française apportée par les colonisateurs ; la religion chrétienne introduite par les missionnaires¹ anglais et français ; mais également l'adoption du marxisme-léninisme ainsi que l'idéologie socialiste nord-coréenne, ont ébranlé les fondements culturels apparemment stables et l'être-au-monde, la vision de celui-ci, des Malgaches.

L'imposition de modes de vie nouveaux, lors de l'arrivée des étrangers, a bousculé et mis à mal un univers dont l'être-au-monde, l'existence, se situaient aux antipodes du mode d'être et de penser occidentaux. Cette rencontre ou plutôt, devrions-nous dire, cet entrechoc des cultures, ne s'est pas effectué sans douleur, loin de là, pour les natifs de la « Grande Terre » indocéane.

Les habitants de Madagascar ont en outre connu, par le passé, d'autres entrechocs brutaux : des conflits interethniques, dont les traces restent, aujourd'hui encore, difficiles à enrayer. Nous pouvons ainsi évoquer la relation entre les *Merina*² des Hautes Terres et les *Sakalava*³ du Menabe, dans le Sud-Ouest ou encore celle des *Merina* et des *Antakarana*⁴ dans le Nord, lors de la conquête de ces régions sous le règne de Radama I^{er}⁵, roi de l'époque.

¹ Des missionnaires, catholiques portugais au XVe siècle, puis catholiques français au XVIIe siècle, tentèrent de répandre le christianisme à partir des côtes de Madagascar mais sans succès. Ce furent les protestants anglais qui furent acceptés par le roi Radama Ier en 1817 à Tananarive. Ils fixèrent l'écriture, traduisirent la Bible, ouvrirent des églises et des écoles et développèrent l'artisanat dans l'Imerina. La persécution déclenchée en 1835 par la reine Ranaivalona Ire stoppa ce mouvement. À sa mort, en 1861, les catholiques français furent autorisés à commencer une œuvre tandis que sociétés humaines les Anglais revenaient aussi. En 1896, soupçonnés d'être les relais de l'Angleterre, ils furent renvoyés et relayés par les protestants français. Aujourd'hui, les églises sont entièrement nationales et pèsent un poids considérable sur la vie religieuse, sociale, économique, culturelle et politique du pays. Le conseil œcuménique des Églises de Madagascar (FFKM) regroupe depuis 1968 les quatre principales institutions : l'Église catholique, l'Église réformée (FJKM), l'Église Luthérienne (FLM) et l'Église anglicane. D'autres dénominations essaient aussi. Face à l'effondrement des structures étatiques, les Églises sont devenues les lieux les plus fiables pour répondre aux demandes en matière d'éducation, de culture, de santé, de développement agricole, d'aide sociale. La reconstruction du pays les considère comme des partenaires incontournables. Dominique Ranaivoson, *100 mots pour comprendre Madagascar*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2007.

² Nom des habitants de la partie centrale des Hautes Terres de Madagascar. Cf. RALAIMIHOATRA (Edouard), in *Histoire de Madagascar* troisième édition, Tananarive, Librairie Mixte, 1969 : « leur arrivée à Madagascar se situeraient au X-XI^e siècle. [...] Les Merina favorisés par le climat, les possibilités du pays et la civilisation relativement fraîche qu'ils avaient apportée, formèrent un petit royaume », p.13.

³ Nom des habitants de la région côtière ouest de Madagascar qui s'étend du fleuve Onilahy au Sud jusqu'au fleuve Sambirano au Nord. RALAIMIHOATRA (Edouard), in *Histoire de Madagascar*, troisième édition, Tananarive, Librairie Mixte, 1969 : - « ils étaient venus de l'Est. Ceux d'entre eux fixés sur les bords du Sakalava, petit affluent du grand Mangoky, ont emprunté à cette rivière son nom, qui a fini par désigner l'ensemble de l'ouest malgache et de sa population. », p. 67.

⁴ Nom des habitants de la partie Nord de la Grande Ile. RALAIMIHOATRA (Edouard) in *Histoire de Madagascar*, troisième édition, Tananarive, Librairie Mixte, 1969 : « les Sakalava inventèrent le terme tankarana (gens des rochers) ».

⁵ Roi merina (1810-1828). Cf. RALAIMIHOATRA (Edouard), in *Histoire de Madagascar*, troisième édition, Tananarive, Librairie Mixte, 1969 : - « voyageur infatigable à la tête de ses troupes il se rendit comme roi [...] ».

Il nous semble important de bien comprendre ce phénomène. Comment se manifestent ces brutalités, ces répressions, ces agressions évoquées le long de nombreuses pages, dans l'ouvrage de Michèle Rakotoson, où le narrateur, jeune journaliste rentré au pays en espérant y retrouver ses racines, découvre une réalité à laquelle il ne s'attendait pas, qui le heurte de différentes manières et provoque son décès tragique ? Quelles sont les formes de cette violence représentée (re-présentée : nous pouvons en effet parler d'un ressassement de celle-ci, sous différentes formes) au fil des pages, à travers le regard d'un natif devenu étranger sur sa terre natale ? Quels sont les facteurs d'évolution et les conséquences de cette dernière, dont les faces sont multiples ?

Le fondement de notre recherche est établi dans la manière dont le problème de la violence et de sa recrudescence s'inscrit dans les préoccupations des décideurs et des dirigeants du pays. Les événements, des faits que Michèle Rakotoson a choisis de mettre en scène dans *Le Bain des reliques*, à propos des réalités que vit la population malgache au quotidien, semblent ne pas près de s'arrêter et, même, semblent perdurer voire empirer, puisque cette « conjoncture⁶ », difficile lors de l'écriture du roman, l'est encore au moment où nous rédigeons ce mémoire et cette difficulté alimente, jour après jour, les pages des journaux de l'île, les discussions, ainsi que les débats des chercheurs, des critiques et des décideurs.

Les traces des conflits interethniques passés persistent, au sein de la société malgache contemporaine : la notion de différenciation, la stigmatisation de l'Autre, demeurent, entre originaires des Hautes Terres et des régions côtières.

Le retour au pays du personnage principal du roman, Ranja, un jeune *merina*, enthousiaste à l'idée de rencontrer des habitants d'autres régions de sa terre natale, ne peut-il pas s'effectuer sans que cet antagonisme intervienne et nous amène à nous interroger comme le fait Michèle Rakotoson dans son roman ? La société malgache n'est-elle pas apte à dépasser son passé conflictuel afin de pouvoir accueillir, à bras ouverts, un des siens, après une longue absence ? N'est-il pas étonnant et malheureux de constater que les jeunes intellectuels revenus d'ailleurs sont rejetés, haïs même, comme nous le verrons en entrant davantage dans le récit, alors que ces derniers sont censés apporter leur contribution au développement du pays natal ? Ce fait ne nous amène-t-il pas à interroger le fait que les Malgaches, tels du moins, que les

trois fois dans le Menabe, [...] trois fois dans l'Ankarana [...]. Radama^{1er} affirma sa volonté de rassembler les diverses parties de Madagascar. [...] L'armée de Radama^{1er} commanda en 1823 pour la troisième campagne du Menabe comprenait 14 000 hommes », pp. 154,159.

⁶ Mot employé par l'auteur avec amertume, puisque cette « conjoncture » est devenue, dans *Le Bain des reliques*, ce à quoi les différents personnages qui emploient le terme se réfèrent, constamment, pour expliquer pourquoi cela va mal, au quotidien, quel que soit le domaine abordé.

, représente l'auteure, refusent systématiquement le changement ; et qu'ils semblent manifester une résistance sourde et incompréhensible contre l'apport de force vive que tente et que symbolise un compatriote revenu de l'étranger ?

Pourquoi, donc, alors qu'il s'agit de rentrer chez lui, de revenir dans son pays natal, Ranja⁷, la tête remplie de projets visant à mettre en avant la beauté et la richesse de celui-ci, ne rencontre qu'hostilité et méfiance ; se voit considéré que de façon hostile, comme un étranger ; et traité comme tel ? Que signifie cette omniprésence de la violence dans le texte choisi ? Une violence qui se trouve aux antipodes de la notion de « *Fihavanana* » que ce personnage est censé retrouver, sur sa terre-mère ?

Notre étude se divisera donc en deux parties :

- Tenter de mettre en avant les causes de la violence dans l'île indocéane, via l'analyse de l'œuvre ; et

- tâcher de déterminer si la littérature régionale partage des caractéristiques communes avec les littératures indocéanes des terres voisines, malgré la spécificité irréductible des îles que sépare « Le Grand Océan » indien.

Notre travail de recherche nous conduira à analyser les personnages et leurs comportements pour, en nous arrêtant sur des passages significatifs du roman, tâcher, à travers *Le Bain des reliques*, de souligner les particularités de la littérature francophone malgache concernant la violence qui y est représentée, en tentant quelques comparaisons avec des motifs que l'on retrouve aussi dans les textes d'auteurs d'autres îles de la zone.

La société malgache est donc réputée pour le « *Fihavanana* » : une spécificité que l'on ne retrouve, semble-t-il, nulle part ailleurs. Le « *Fihavanana* » peut être défini comme la concrétisation de la relation entre parents proches ou plus éloignés. Le terme désigne, d'une manière élargie, du lien existant entre deux ou plusieurs personnes qui s'entendent et qui s'entraident de façon naturelle, évidente, normale. Il s'agit d'un prolongement de la notion de parenté. Tout le monde est censé, dans ce cadre, entretenir un lien de fraternité indéfectible d'où qu'il vienne. A priori, le « *Fihavanana* » résiste à toutes les épreuves. La notion appelle également à considérer la patrie, le sol natal, comme une mère protectrice de ses enfants, quelles que soient les conditions. Le « *Fihavanana* » sous-entend une confiance réciproque entre les deux entités en présence.

⁷ Journaliste, le jeune homme souhaite en effet réaliser un documentaire sur Madagascar, entre autres projets.

Ce dont il faut tenir compte, c'est que *Le Bain des reliques* est sorti à l'époque où la nation malgache s'embourbait dans un marasme économique sans précédent ; et que le pouvoir en place ne tolérait aucune critique de la part des opposants, au nom de la révolution socialiste.

La société décrite par Michèle Rakotoson, nous le verrons lors de l'analyse du texte, souffre en silence.

D'ailleurs, la Constitution mentionne dans son article 13 que :

- « *les libertés fondamentales et les droits individuels sont garantis dans le cadre de la Charte de la Révolution socialiste*⁸ ».

Il y est mentionné plus loin qu' :

- « *Aucun droit ne peut être invoqué pour contrecarrer l'État dans son œuvre d'instauration de l'ordre socialiste (article 14)* » ;

et que :

- « *Quiconque abuse des libertés constitutionnelles ou légales pour combattre la Révolution entrave l'avènement de l'État socialiste (...) encourt la déchéance de ses droits et libertés (article 16)*⁹ ».

Le contexte sociopolitique et économique sur lequel s'arrête le regard du narrateur de notre roman explique pourquoi les auteurs d'alors ne peuvent en aucun cas sortir d'ouvrages qui n'encensent pas les dirigeants.

Nous avons tenté de nous servir la théorie « postcoloniale », telle que l'entend Jean-Marc Moura, dans notre analyse du texte de Michèle Rakotoson. Dans l'introduction de son ouvrage intitulé *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, l'auteur souligne en effet que :

- « le français est une langue plurielle », et que « postcolonial » désigne « une perspective d'études sur les littératures de pays marqués par l'histoire coloniale » comme celle de Madagascar. « Les modes d'écriture postcoloniaux sont ainsi, souligne encore J-M. Moura, caractérisés par le déplacement, la transgression, le jeu, la déconstruction des codes européens ».

En partant de sa définition du terme, nous avons donc tâché de mettre en évidence la singularité de ce pan de littérature émergente qu'est *Le Bain des reliques*, par rapport aux

⁸ Ferdinand Deleris, *Ratsiraka : Socialisme et misère à Madagascar*, Paris, L'Harmattan, 1986, p. 63.

⁹ *Ibid.*

« canons » de la littérature occidentale. Cette perspective postcoloniale¹⁰ peut [en effet] éclairer les études francophones¹¹ ».

La théorie postcoloniale semble ainsi pouvoir mettre l'accent sur l'apparition de nouvelles formes d'écriture et expliquer de pourquoi de : l'écriture de la violence, de la rupture, de la transgression..., que les écrivains de la génération francophone nouvelle se sont mis à adopter. En effet, dans les romans des années 1980, ce sont les conflits, les tensions, ainsi que les rapports de force au sein de la société contemporaine qui sont mis en avant par le littéraire. Les études concernant cet ouvrage de Michèle Rakotoson, *Le Bain des reliques*, s'orientent plus vers l'anthropologie, comme chez Suzanne Chazan-Gillig. Il nous a semblé que la méthode analytique et même quelques éclectismes méthodologiques semblaient préférables pour mener à bien notre recherche littéraire ; que cela nous permettrait d'ouvrir des horizons autres plus larges.

Les notions de violence et d'« Intranquillité » indocéanes, des thèmes relevés, relativement récemment, dans ce champ littéraire de l'Océan Indien, souvent considéré, encore, comme littérature en marge, mineure [elle bien moins connue et étudiée, par exemple que les champs littéraires d'Afrique ou des Antilles].

Du fait choix du français comme langue d'écriture, il nous a également semblé nécessaire de parler de la « francophonie¹² », considérée par Léopold S. Senghor comme :

- « [...] *cet humanisme intégral, qui tisse autour de la terre cette symbiose des "énergies dormantes" de tous les continents, de toutes les races, qui s'éveille à leur chaleur complémentaire*¹³ ».

Il est à noter, à propos du choix de la langue française pour créer en Littérature, à Madagascar, que : « *dans les années 1920-1930, Jean Joseph Rabearivelo inventait une manière et une manière poétique en français tout à fait originale, dix ans avant Senghor*¹⁴ »... Michèle Rakotoson ne sera pas en reste et se fera, dans ses romans, écrivain et être humain de

¹⁰ « Postcoloniale » : selon Jean-Marc Moura, l'expression, sans tiret entre les deux termes du mot, tend à signaler les stratégies d'écritures visant à déjouer la vision coloniale du monde.

¹¹ Jean-Marc Moura, « Introduction, » *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, 1999, Paris, PUF, pp. 7, 12.

¹² La notion de francophonie sous-entend la présence souterraine d'autres langues. Traductions, auto-traductions, réécritures, écritures bilingues alternées ou concomitantes... Nombreux sont aujourd'hui les écrivains qui créent dans le va-et-vient des langues, à la recherche d'« une langue encore inouïe » (J. Derrida), d'une « langue tierce » (A. Richard), d'une « bi-langue » (A. Khatibi) in « Article Francophonie littéraire : quelques réflexions autour des discours critiques » de Claire Riffard, p.26

¹³ Jean-Marc Moura, *Ibid.*, p. 5.

¹⁴ Claire Riffard, *Ibid.*, p. 21.

, l'entre-deux langues, de l'entre-deux cultures, de l'entre-deux rives : comme l'est Ranja, le personnage principal du roman qui nous occupe, métis culturel qui décide donc de revenir au pays natal après des années d'apprentissage à l'étranger, et n'y rencontrant que pauvreté, misère et rejet : violence. Pourquoi cette dernière est-elle si omniprésente et multiforme ? Que sont censées apprendre les représentations de cette violence au lecteur ?

Nous allons, dans notre étude, tenter, d'abord, de réfléchir sur la nécessité de découvrir ce texte ; et sur l'intérêt de son analyse dans le champ littéraire malgache contemporain.

Ensuite, nous tâcherons d'observer la nature des relations du personnage principal avec son pays, avant de conclure sur une littérature malgache francophone qui semble vouloir rompre, consommer une rupture avec le passé.

I - Le corpus et l'intérêt de son analyse dans la littérature malgache francophone.

Le Bain des reliques, paru aux éditions Karthala en 1988, marque lors de son entrée dans le monde de la littérature francophone malgache. En effet, il est publié en pleine période de révolution socialiste malgache¹⁵. En Afrique, la tendance s'oriente vers la révolution démocratique comme en Éthiopie, en Algérie, au Burkina Faso, en Somalie, en Angola pour ne citer que ces pays, après l'insatisfaction des peuples, face à l'échec de leurs dirigeants, mis au pouvoir et soutenus par l'ancien pays colonisateur. Madagascar figure alors parmi ces pays dits progressistes qui s'allient aux pays non-alignés, qui adoptent et militent pour la politique tous azimuts tout en se rapprochant du bloc de l'Est : en un mot, du monde socialiste à savoir

¹⁵ Conformément à la législation en vigueur, le Conseil supérieur des institutions constatera dans son procès-verbal qu' : « à compter du dimanche 15 juin 1975 à 10 heures 20 minutes : 1. Monsieur Didier Ratsiraka est le chef de l'Etat Malagasy et du gouvernement. »

- « Le Directoire militaire, en conseil de Directoire, ordonne :

Article 1.-Pendant toute la durée de l'état de nécessité nationale, les institutions de la République sont : le président du Conseil suprême de la révolution, le Conseil suprême de la révolution (CSR), le gouvernement, le Comité militaire pour le développement (CMD), le Conseil supérieur des institutions (CSI), le Comité national populaire de développement (CNPD) : cf. André Saura *in 1975, Année sans pareille à Madagascar*, Paris, L'Harmattan, 2012, p 170.

- Le lieutenant-colonel Joël RAKOTOMALALA s'adressait à la population et annonçait la tenue du référendum pour le 21 décembre 1975 : « Pour la création d'une nouvelle société où règneront la justice et l'égalité sociale, acceptez-vous la Charte de la révolution socialiste malagasy et la Constitution qui lui est annexée, et en application de cela, le capitaine de frégate Didier Ratsiraka comme président de la République ? » : cf. André Saura, *in 1975 Année sans pareille à Madagascar*, Paris, L'Harmattan, 2012, pp. 238-239.

- Dans la future Constitution, l'article 1^{er} stipule : « Le peuple malgache constitue une Nation organisée en État fondé sur la communauté socialiste et démocratique, le « fokonolona ». Cet État est une République souveraine et indivisible comptant en premier lieu sur ses propres forces, et porte le nom de « République démocratique de Madagascar ». Son territoire est inaliénable. » : cf. André Saura, *Ibid.*, p 240

l'URSS « Union des Républiques Socialistes Soviétiques », la Chine populaire, Cuba et la Corée du Nord.

I - 1 - Présentation de l'ouvrage *Le bain des reliques* et biographie de l'auteur.

Après la sortie de *Dadabe* (Karthala, 1984), roman ayant été nommé « Grand Prix littéraire de Madagascar », Michèle Rakotoson, toujours aux éditions Karthala, publie le texte qui nous concerne : *Le Bain des reliques*¹⁶. Elle a, pour l'écrire, fait des recherches sur la culture et sur l'identité malgaches.

Le roman, après un « Prologue », se divise en deux grandes parties : la « Genèse¹⁷ » et « La Cérémonie¹⁸ », lesquelles parties sont marquées par des évolutions temporelles : « Premier jour¹⁹ », « deuxième jour²⁰ », « troisième jour »²¹.

Chacun de ces chapitres dure trois jours. Cependant, il faut noter que, dans le chapitre « La Cérémonie », une partie intitulée « Andilana » coupe cet écoulement temporel. Cette partie renferme en fait la transgression de l'interdit qui va entraîner la mort de Ranja, protagoniste principal, anti-héros. Les descriptions des conditions de vie de la population sous la deuxième République, pendant la période révolutionnaire, les préparatifs de la cérémonie du bain des reliques qu'annonce le titre ; le changement de Ranja au fur et à mesure que l'événement approche ; ses pensées pour Noro, sa compagne, alimentent le récit. La durée de l'histoire de Ranja coïncide avec celle du scénario concernant la fondation de la dynastie et du pouvoir royal du Menabe, dans le sud-ouest de Madagascar.

Le roman relate ainsi « l'errance » de Ranja, jeune cinéaste qui vient de terminer ses études en France et qui, rentré en terre natale, est engagé à la télévision nationale. Rija, son assistant-caméraman, raconte l'histoire de ce dernier qui décède à Andilana, lieu où se déroule la cérémonie du bain des reliques²² qu'annonce le titre.

¹⁶ en 1988.

¹⁷ *Ibid.* p. 9.

¹⁸ *Ibid.* p. 87.

¹⁹ *Ibid.*, pp.13, 89.

²⁰ *Ibid.*, pp.59, 123.

²¹ *Op. cit.*, pp. 71, 143.

²² Selon *Le Larousse des Noms communs*, Paris, édi° Larousse, 2008, c'est « Ce qui reste du corps d'un martyr, d'un saint personnage, ou d'un objet relatif à son histoire ».

Concernant le bain des reliques à Madagascar : - « Dans un coffret d'or ou plus exactement recouvert de lamelles d'or cylindrique ou prismatique [...], maintenu par des bandes d'étoffe en soie [...] pour les porter, les *Dady* consistent, pour chaque roi ou reine, en :

un fragment de l'os frontal qui symbolise l'intelligence ; deux canines qui symbolise la parole ; un ongle (de l'index de la main droite) qui incarnent la préhension, la direction ; un morceau d'os de la rotule droite qui représente la souplesse. Les reliques sont noyées dans un mélange de substances magiques : *poudre*

Il s'agit donc d'un roman avec une mise en abyme, parce que l'auteur met en scène une histoire (celle du rituel sacré) dans une histoire : le héros nous est en effet montré vivant son histoire au cœur de ladite histoire de la cérémonie du bain des reliques.

Selon l'auteur lui-même, lors d'une interview diffusée sur les « Échos du Capricorne » en octobre 2000, puis en novembre 2012 :

écorce d'arbres spéciaux, graisses de bœuf, produits odoriférants, quelques bâchettes de diverses essences sacrées.

Plus latéralement, deux cornes contenant des essences sacrées. Le tout est maintenu dans une pièce de tissu avec des rangées de perles de diverses couleurs en dessins géométriques et des pièces de monnaies d'or et d'argent du XVIII^e siècle et du XIX^e siècle et des grosses perles magiques. Ces « parties » enlevées aux rois défunts constituent les Dady que l'on baigne dans le fleuve Tsiribihina, neuf Dady sont conservés à Belo.

Déroulement du bain des reliques : Le « *Fitampoha* » débute toujours un jeudi (en 1958, en 1978). Le premier jeudi au soir : veillée de chants et de danses qui rassemble les *Sakalava* et *Ziva*. Les femmes assises en rangs serrés dans la cour de la « *Tranovita* », placement des « *Kolondroy* » ou chants d'hommage aux reliques. Certains, parmi les hommes battent les tambours sacrés ou « *Hazolahy* ». D'autres soufflent dans les conques sacrées, appelées « *Maromony* ». Le premier vendredi : jour de sortie des « *Dady* » : on ouvre la « *Tranovita* » en présence de tous les dignitaires. On charge les « *Dady* » et les objets royaux sur le porteur ; le « *Dady* » sur la nuque pour les rois ou le « *Dady* » sur la ceinture au-devant pour les reines, avec un sabre ou « *viarana* » sur l'épaule. Puis on se dirige en procession vers le fleuve pour le bain royal selon l'ordre suivant : « *Mpibaby* » dirigés par leur chef armé de sagaies ou de bâtons, « *Mpibaby* » par ordre chronologique des *Dady*, porteurs de mosquets, porteurs d'ustensiles de ménages, objets ayant appartenu aux souverains, batteurs de « *hazolahy* » et souffleurs de « *maromony* », chanteurs de « *kolondroy* ». Une salve de huit coups de fusil annonce le départ. Le prince et les hommes de la famille royale et notables « *sakalava* » se regroupent à droite de la file des porteurs et des gardes. Le déplacement s'effectue à pas lents après un tour autour du grand tamarinier sacré (*kily faly*). Pour la traversée du fleuve *Tsiribihina* jusqu'à l'îlot de sable où se déroulera les fêtes pendant une semaine, une embarcation maniée à la perche par deux hommes assure la navette. Les « *Dady* » doivent passer en premier [...] Au débarquement, le cortège contourne un autre « *Kily sacré* ». À l'arrivée à *Ampasy*, on monte la tente en étoffe blanche appelée le « *Rivotse* ». Il est orienté Nord-Sud et avec des perches pour une délimitation autour duquel on ne peut circuler que pieds nus et nu-têtes. Sous le « *Rivotse* », on met en place des pieux où seront suspendus les « *Dady* » et des supports pour les mosquets et les ustensiles, des fourches pour accrocher les « *hazolahy* » et les « *maromony* ». [...] C'est la relique la plus ancienne qui entre en premier. Le « *mpibaby* » n'a pas le droit de se courber pour y pénétrer mais doit plier les genoux, la tête haute, il enlève le « *Dady* » et l'accroche au pieu et se met à genou en guise de salutation royale. [...] Le deuxième jeudi, c'est la veille du jour du « *Fitampoha* ». [...] Dans l'après-midi, quarante femmes et jeunes filles chantent des « *kolondroy* ». Les femmes possédées par les esprits des rois y sont également. Pour les *Sakalava*, cela signifie que les ancêtres sont là. Le deuxième vendredi, c'est l'« *Androbe* », le grand jour : les femmes de la famille royale parées de leurs bijoux fabriqués avec des anciennes monnaie d'or, cheveux sués en « *dokodoko* » (comme il se doit pour toutes les femmes *Sakalava*, lors de cette cérémonie). Les « *mpiamby* » et les « *mpibaby* » en costumes de cérémonie (avec leurs plus beaux pagnes). Les gens prennent place autour du « *Rivotse* ». Toujours en procession, les « *mpibaby* » descendent dans le fleuve *Tsiribihina* après l'invocation des mânes des ancêtres par le chef des « *mpiamby* ». Puis la cérémonie du « *mitampoka* » (*baigner*), les « *mpiamby* » et les « *mpibaby* » s'enfoncent jusqu'à mi-cuisse, tout l'ensemble s'immobilise et se tourne sur la gauche qui fait face à l'amont de *Tsiribihina*. Et tout cela dans le silence total. Puis c'est le Bain assuré par les « *mpiamby* », les « *Dady* » sont baignés un par un, par ordre chronologique. Ensuite, on regagne le « *Rivotse* ». À l'Est [...], des poteaux au nombre des « *Dady* » ont été plantés pour les accrocher et pour les faire sécher. Les porteurs se placent devant chaque poteau et le chef des « *mpiamby* » va accrocher, un par un, les « *Dady* ». Personne n'a le droit de passer devant le « *Dady* ». On sert le « *Toa-drazana* » pour les « *mpiamby* » et les « *mpibaby* ». A la fin de la journée, on rentre les « *Dady* » dans le « *Rivotse* » : références : Suzanne Raharijaona, « *Fitampoha* », in *Bulletin de Madagascar*, n° 155, Avril 1959.

- « c'est un roman qui parle d'une cérémonie qui a lieu dans l'ouest de Madagascar, qui ressemble étrangement au *fitampoha*²³ d'ailleurs, et à travers laquelle je fais l'analyse de tout ce qu'il y a de politique, de sociologique, de tous les enjeux qu'il y a et qui se jouent autour de cette cérémonie²⁴ ».

Michèle Rakotoson est née à Antananarivo en 1948. Son père était journaliste et sa mère bibliothécaire. Ses deux grands-pères étaient médecins. Elle a donc vécu dans une famille de classe bourgeoise, très influencée par le protestantisme. Passionnée par les livres, elle maîtrise parfaitement aussi bien le malgache que le français. Après avoir fréquenté le lycée Jules Ferry et fait des études à l'université d'Antananarivo, elle a été professeur de lettres malgaches dans un lycée public. En 1975, elle a commencé à écrire des nouvelles, des romans, des pièces de théâtre, des poèmes.

Le thème central de ses œuvres reste Madagascar, la terre-mère. Après une grève des enseignants, se sentant menacée par le régime en place à cause de ses convictions politiques, mais pour des raisons personnelles également, devant le désir des dirigeants de vivre en autarcie, elle quitte Madagascar en 1983 pour se réfugier en France et reprendre les études pour décrocher un DEA ou Diplôme d'Études Approfondies en sociologie.

Elle a obtenu différents prix et distinctions honorifiques :

- Commandeur des Arts et des lettres malgaches,
- Grande médaille de la francophonie décernée par l'Académie Française,
- Grand Prix Littéraire de l'Océan Indien, décerné par l'ADELFF (Association des écrivains de Langue Française).

²³ Le « *Fitampoha* » : Chez les *Sakalava*, il existe un vocabulaire spécial pour la personne royale ; Roi : *Ampanito*, Marcher : *Mamindra*, Manger : *Mitehaka*, Baigne : *Mitampoka*, Mort : *Folaka*. Exemple : « Le roi est mort » se dit *Folaka ny Ampanito*. Au verbe « *mitampoka* » correspond le substantif « *fitampoka* ». Action de baigner pour le roi. « *Fitampoha* » signifie exactement « Bain royal », mais actuellement, il s'emploie uniquement dans le sens précis de « Bain des reliques de la dynastie du *Menabe* dans le fleuve du *Tsiribihina*. ». Cf. *Suzanne Raharijaona, Ibid.* C'est nous qui expliquons ce mot en citant l'anthropologue Suzanne Chazan-Gillig Orstom-Migrinter, MSHS-Poitiers : « Le « Bain des reliques » ou *Fitampoha* est une cérémonie célébrée sur la côte ouest de Madagascar à la mémoire des ancêtres de la dynastie *Maroseragna* qui ont été les rois *sakalava* de l'ancien royaume du *Menabe* », in Kumari R. Issur et Vinesh Y. Hookoomsing [dir.], *L'Océan Indien dans les littératures francophones*, Paris/île Maurice, Karthala et les Presses de l'Université de Maurice, 2001.

Les « *Sakalava* » désignent une des ethnies peuplant la partie sud-ouest de Madagascar.

²⁴ C'est nous qui soulignons l'intérêt particulier mis en avant par l'auteure elle-même.

Depuis le 24 novembre 2012, une rue de la ville de Caudebec-les-Elbeuf²⁵, porte son nom.

Son œuvre compte quatre romans :

- *Dadabé*, publié chez Karthala en 1984,
- *Le Bain des reliques* (roman malgache) en 1988,
- *Elle, au printemps* aux éditions Sépia en 1996,
- *Henoÿ, fragments en écorce* édité par Luce Wilquin en 1998,
- *Lalana*, publié aux Éditions Elytis en 2002,
- *Tovonay*, publié chez Sépia, en 2010,
- *Tana la belle*, publié chez Elytis en 2011.

I – 2 - L'intérêt de l'analyse de l'ouvrage dans la littérature malgache francophone.

À Madagascar, les poètes les plus célèbres comme Jean-Joseph Rabearivelo²⁶ ou Jacques Rabemananjara retiennent l'attention des critiques dès la période coloniale et post-coloniale par ce qu'ils appellent la « douceur malgache ».

Arrive ensuite, visible sur la scène internationale, un autre groupe qualifié de « la nouvelle génération », au lendemain des années 1975. Si la lutte pour l'indépendance et la « Négritude » caractérisaient la génération précédente, celle qui émerge rompt d'avec ces thèmes. Les auteurs s'appellent entre autres Michèle Rakotoson, donc, suivie de Jean-Luc Raharimanana, de David Jaomanoro et de Jean-Claude Fota.

- « *Ces écrivains se définissent a priori comme "une nouvelle génération", en rupture avec les traditions et le passé* », note Liliane Ramarosoà dans « Les imaginaires de l'Île à travers la poésie malgache d'expression française » in *L'Océan Indien dans les littératures francophones*²⁷.

Lors des rencontres radiophoniques sur les « Échos du Capricorne²⁸ » plus haut cités, en novembre 2012, Michèle Rakotoson déclare que, selon elle,

²⁵ Caudebec-les-Elbeuf (76320) est un département de la Seine-Maritime se trouvant dans la région Haute-Normandie.

²⁶ Dont les deux tomes d'œuvres complètes n'ont pu être publiés qu'en 2010, puis en 2012, n'offrant donc au lectorat qu'un aperçu restreint, jusque-là, de son génie.

²⁷ Sous la direction de Kumari R. Issur et Vinesh Y. Hookoomsing, Paris, Editions Karthala/ les Presses de l'Université de Maurice, 2001.

²⁸ Émission de radio malgache sur Fréquence Paris Plurielle 106. FM en novembre 2012.

- « un écrivain doit savoir parler, écrire et ne fait que dire ce que dit, ce que vit la population, la population avec laquelle il vit ».

Ainsi, choisir le bain des reliques royales revisité par un regard de natif éloigné plusieurs années de l'île natale et allant y assister en partant d'Antananarivo, comme sujet d'analyse, veut refléter la situation sociale, économique et politique du (des²⁹) Madagascar décrit(s).

Étant donné la situation du pays, depuis janvier 2009, ainsi que les recommandations de la communauté internationale exigeant une « réconciliation nationale³⁰ », que les dirigeants essaient d'éluder en cherchant mille prétextes, le comportement de Ranja³¹, qui souhaite se rendre à ce fameux bain des reliques afin d'y tourner un documentaire qui montre la richesse culturelle de sa terre natale ; et rêve d'une fin des catégorisations ethniques qui sauve le pays de lui-même, en rassemblant les différentes communautés, est exemplaire.

Lorsqu'il essaie de se rapprocher de « l'Autre » de sa terre natale, *Malagasy* comme lui, mais d'une région autre et aux us et coutumes issus des métissages qui ont contribué à créer la culture de cet autre Madagascar dans Madagascar³², de nouer des contacts malgré les divergences de point de vue et les différences de cultures, le jeune homme se heurte à de l'incompréhension, de la défiance et au rejet (qui aboutit à sa mort).

L'interculturalité³³ espérée par Ranja, dont le point de vue est différent en ce qu'il a vécu ailleurs, et la possibilité de cette interculturalité, sont donc interrogées par le drame et mise en scène par l'espoir d'un « pays uni au-delà des différences ethniques » et sa tentative d'un rapprochement avec le monde découvert dans la région où se déroule ce bain qui lui est fatal.

Peut-être faut-il voir dans le choix, par Michèle Rakotoson, de cette thématique, de ce protagoniste, une volonté de l'auteure engagée de transmettre cette interrogation quant au bien-fondé de « l'Autre *Malagasy* » : « autre » parce que venant d'une région différente, aux nouvelles générations ?

Peut-être l'écrivaine souhaitait-elle, via cet exemple et l'incompréhension d'un enfant du pays face aux scissions d'une terre insulaire qu'il pensait être « chez lui », mais découvrant

²⁹ Il y a en effet le Madagascar urbain, vécu au quotidien dans la capitale, qui est dépeint, avant la description de cet autre Madagascar, qu'est cette région du Moyen-Ouest de l'île où se rendent Ranja et son équipe.

³⁰ Le pays est en effet scindé en plusieurs ethnies, sujet aujourd'hui encore difficilement abordé sereinement, alors qu'il correspond à une réalité sociétale.

³¹ Personnage principal du *Bain des reliques*, roman qui nous occupe, donc.

³² L'île peut en effet être vue comme une unité dans la pluralité.

³³ « *L'interculturel est source de réconciliation, c'est-à-dire du maintien des antagonismes dans la pacification des relations* » Albert Camus, Discours de la troisième voie

une île disloquée par l'ethnicisme, travailler à un questionnement du lecteur sur un « vivre ensemble » envisageable, une nouvelle vision du pays natal ?

L'union ou plutôt la réunion des différentes communautés, qui feraient alors réellement « peuple », donnerait alors lieu à une nouvelle conception de la vie nationale, qui permette au Madagascar unifié de prendre les dispositions nécessaires pour éradiquer la pauvreté, afin de faire face à la globalisation, et d'avoir la place que mérite Madagascar dans le concert des nations ?

II - Le personnage Ranja et ses relations avec son pays.

Le personnage d'un roman qui, comme celui qui nous concerne, n'est qu'un être fictif, veut, si l'on s'arrête aux mots de l'auteure elle-même, plus haut citée, s'inscrire de la manière la plus réaliste possible, dans une réalité sociale et historique donnée. Ainsi, dans cet ouvrage, une analyse approfondie du personnage s'impose.

Après avoir réussi ses études en Europe, Ranja revient donc à Madagascar et se met à travailler à la télévision nationale, dont les locaux se trouvent à Antananarivo, capitale malgache. Quelles sont les motivations de cette rentrée au pays ?

II - 1 - Les raisons du retour au pays natal.

Durant la révolution socialiste à Madagascar, un Malgache qui revient au pays apparaît comme un événement curieux, parce que ceux qui y demeurent veulent, en général, en partir. L'envie de s'exiler hante en effet les jeunes intellectuels de cette époque : cela nous est montré par l'exil volontaire de l'auteure elle-même, qui met en scène Ranja de Paris, où elle réside.

Vu le contexte sociopolitique et économique défavorable de cette période, il peut sembler inconcevable de voir quelqu'un ayant l'occasion de reconstruire sa vie ailleurs, libre, qui insiste pour rentrer chez lui, où la conjoncture favorise tout sauf la liberté. Le mythe de « l'Ailleurs » est très manifeste pour la majorité qui endure les sévices de la dictature. Devant la réalité qu'il découvre en revenant sur sa terre natale, Ranja, convaincu des possibilités que lui apportent son regard autre qu'insulaire, le recul qui est le sien, veut ainsi, ne serait-ce qu'en apportant sa petite contribution, apporter un peu de changement bénéfique dans son pays natal en pensant pouvoir y mettre en pratique tout ce qu'il a appris ailleurs. Il se veut utile à son peuple :

- « Quand il [Ranja, donc,] aurait fait son film, quand il aurait montré la réalité actuelle, quand il aurait témoigné de la grandeur de ce pays, tout irait mieux, des bouleversements s'opéreraient³⁴ », soulignent les premières pages du roman de Michèle Rakotoson.

La mise en parallèle du personnage avec le Christ serait exagérée, mais il semble qu'il se sente investi d'une sorte de mission salvatrice. Ainsi, il se revoit tout à son idéalisme, projeter son retour au pays comme un événement qui ferait date ; comme à un début marquant pour un enfant prodigue :

- « Antananarivo ! Il en avait rêvé autrefois ! ».

Le texte poursuit :

- « Quand nous rentrerons au pays, avait-il dit un jour, en des temps lointains, à Noro³⁵ » ; ou encore :

- « Et lui qui s'était rêvé cinéaste, artiste. Il s'était cru du génie [...] ³⁶ ».

Mais la déception est immense parce que la conviction personnelle ne correspond pas du tout à la réalité et aux tâches qu'il se voit contraint d'accomplir, sur place.

Si l'on prend le terme « nostalgie », dans le *Larousse*, il est défini comme « la tristesse et l'état de langueur causés par l'éloignement du pays natal ; le mal du pays ³⁷ ». L'étymologie souligne que le vocable vient du grec *nostos*, qui signifie « retour » et de *algie* (*algos*), qui veut dire « douleur ». Ranja est conscient des réalités malgaches. Il ressent cette douleur et il veut rentrer. Retourner au pays équivaut pour lui à une solution pérenne. De plus, l'altruisme qui est en lui ranime l'enthousiasme de réaliser beaucoup de projets au profit de sa terre afin de contribuer, à sa mesure, à la faire sortir du marasme économique. Ranja possède beaucoup de qualités morales, entre autres, le patriotisme, comme le montre le passage : « depuis qu'il était rentré au pays, il se traînait lamentablement, ne pouvant supporter ce climat de révolte larvée, de suspicion permanente et de colère larvée »³⁸ ; ou encore l'amour du prochain, que montre l'empathie mêlée de colère qu'il ressent, devant la vie inacceptable d'un enfant des rues :

³⁴ Michèle Rakotoson, op. cit. *Le Bain des reliques*, pp.29-30

³⁵ *Ibid.*, p.14.

³⁶ *Ibid.*, p. 15.

³⁷ Définition extraite du *Larousse des Noms communs*, Paris, Editions Larousse, 2008.

³⁸ *Ibid.*, p. 13.

- « Il fallait qu'il hurle, qu'il lance un pavé, qu'il cogne. Qui, quelle logique absurde avait mené cet enfant ici, l'avait lâché seul dans la ville »³⁹.

Le jeune homme veut à tout prix réaliser quelque chose à son niveau, c'est-à-dire dans le domaine de la culture, pour valoriser la malgachéité.

Sur un autre plan, dans la mythologie grecque, « nostalgie » peut être décomposé. « *Nesthai* : signifie « revenir, rentrer chez soi ». De ce terme provient « Nestor », celui qui rentre victorieusement chez lui. Et « *algos* », la « souffrance ». Cela nous rappelle Ulysse, le héros d'Homère, qui rentre en Grèce après un long périple. Ranja veut et doit rejoindre son milieu naturel après avoir été injustement déplacé. Revenir au pays natal par le biais d'un long voyage, c'est retrouver sa place et son accord dans son milieu naturel et, quelque part, y rétablir une sorte d'ordre. Or, dans la réalité, le pays et sa population sont contraints de subir une révolution culturelle, sociale et économique, mais aussi des crises sociale, culturelle et économique : - « Crise économique, disait-on. », souligne le texte en insistant : « Crise économique, la déliquescence ? Crise économique, ce pourrissement insidieux qui, peu à peu, gagnait tout le pays ?⁴⁰ ».

Le changement est brusque et paraît irréversible. Le narrateur s'attarde :

- « En dix ans, Madagascar avait plongé. Aucune industrie n'avait pu être créée, les terres avaient été mal distribuées, le riz n'était pas collecté, les bureaux regorgeaient de chômeurs et les étudiants viraient à la délinquance. Que raconter ? Seuls survivaient les voleurs de bœufs et les détenteurs de devises illégales. Quant au reste... Heureusement qu'il restait les sectes et leurs rêves en pacotille⁴¹ ».

De tels chocs, ces déséquilibres, perturbent, voire révolutionnent et gangrènent le quotidien de la population. Ranja, dans sa vision fantasmée, serait donc une sorte d'Ulysse, qui pourrait, ne serait-ce qu'un peu, rétablir l'ordre dans cette société moribonde, contribuer, comme chaque enfant revenant au pays, redresser l'ordre que le pouvoir révolutionnaire aurait déstabilisé. C'est-à-dire que Ranja, en revenant de l'Europe et supposé ayant acquis beaucoup de savoir-faire occidental, rétablirait un peu d'harmonie avec le cosmos. Et il ne serait pas seul, car sa femme Noro l'accompagnerait. L'amour jouerait alors un rôle important dans la mission.

³⁹ *Ibid.*, p. 21.

⁴⁰ *Ibid.*, p.13.

⁴¹ *Ibid.*, p. 24.

Seulement, les réalités ne correspondent pas du tout aux attentes du couple Rakotomalala. Le milieu environnant ne permet pas facilement la réalisation de ce rétablissement de l'ordre du cosmos. Ou pire, il refuse carrément de recevoir l'aide apportée.

II – 1 – 1 - La volonté de retrouver ses racines.

Après avoir quitté son pays trop longtemps, le mal du pays s'intensifie et oblige l'exilé à rentrer. Le retour ne suffirait plus, l'intention de chercher et d'analyser ce qui ronge le pays s'amplifie pour mieux comprendre et résoudre les différents problèmes. C'est le cas de Ranja dans *Le Bain des reliques*.

Le plus souvent, un personnage véhicule une idéologie du narrateur ou de l'auteur. Il peut également être le porte-parole d'une communauté donnée. Michèle Rakotoson affirme que le personnage Ranja est à la recherche de son identité pendant son errance. Effectivement, son départ pour le Moyen-Ouest n'est pas seulement la réalisation d'un reportage sur le rituel du bain des reliques, mais le personnage, simultanément, veut et pense qu'il va retrouver un passé oublié, dont le sacré serait réanimé par la cérémonie ; et se ressourcer afin d'améliorer son avenir. Le texte souligne : « Ranja était en train de se créer un rêve. Il allait filmer dans le Moyen-Ouest.⁴² »

Aussi est-il chargé de rompre d'abord avec le milieu urbain et d'aller à la campagne. La campagne, par opposition à la ville que les mythes considèrent comme fondée par des criminels (à titre d'exemple, la ville de Rome a été fondée par Romulus tueur de son frère jumeau Remus dans la mythologie romaine), représente le paradis renfermant le bonheur. Le personnage Ranja nous est donc montré allant à la quête du bonheur, de la liberté et de son identité qui lui seront restitués loin de la ville. Sa vie à l'étranger est considérée comme un exil volontaire. Le texte souligne :

- « Il avait fui à l'autre bout du monde, il avait fui à l'autre bout de lui, échevelé et hagard, pour se perdre et oublier ce Tiers monde puant, gueulant et agonisant qui était son terroir, son pays, ses racines⁴³ »

Cet exil a créé chez lui beaucoup de traumatismes psychologiques et psychiques. L'espace urbain dans lequel il se retrouve en revenant à Antananarivo, représente, comme la terre d'exil volontaire, une prison, l'enfermement. Le fait de quitter ces endroits libère Ranja et lui fait

⁴² *Ibid.*, p. 22.

⁴³ *Ibid.*, p. 22.

entrevoir la possibilité d'une quête de ; et de retrouvailles avec son origine. Ce qui évidemment paraît absurde, un Malgache qui recherche son origine dans son propre pays.

En fait, vivre loin de son pays natal entraîne la perte de plusieurs valeurs qu'il faut retrouver. Lesquelles valeurs cependant ne se rencontrent plus en ville. Assister au bain des reliques, se mettre en contact avec les villageois, gardiens de la tradition, lui permettra le retour vers un passé. Il faut noter que la mort influence énormément la vie des Malgaches. Et Ranja n'y échappe pas et combien il est heureux de retrouver les siens. Le texte s'arrête sur ce moment, dans le Moyen-Ouest, sorte de parenthèse hors réalité :

- « Et puis, brusquement, [...] Ranja décida d'être heureux. [...] Il s'arrêta devant le sanctuaire. Et eut un sourire. En se souvenant de son sursaut la première fois qu'il l'avait vu : le sanctuaire royal était une petite cabane construite de guingois, entourée d'une palissade en bois mal repeinte, mal soignée, qui pourrissait sur place. Ici [poursuit le narrateur,] repose Andriamisara, le père des hommes et des femmes, l'Ancêtre-Juge, l'Ancêtre-Dieu [...], ici repose Andriamisara, et à côté de lui Andriamandisoarivo, le fils, celui qui peut tuer mille personnes, le fondateur de la dynastie. [...] Et comme ce jour-là, Ranja s'assit à même le sol, sur cette terre rouge qui colorait ses chaussures, feutrait ses vêtements. De la main, il touchait la poussière et en prit une poignée. Elle était chaude sous ses doigts, fine, lisse. Elle se soulevait au moindre geste, colorait ses ongles, ses jointures, devenant poudre dans ses mains. Il eut envie d'être terre, d'être pierre, cette poussière était sa terre, ses ancêtres⁴⁴ ».

Dans la croyance ancestrale, les personnes décédées veillent sur les vivants, ce qui explique la présence des tombeaux familiaux non loin des villages. Et le bain des reliques, comme le « *famadihana* » sur les Hauts-Plateaux va mettre en contact les vivants avec les morts. Ainsi, ce que le cinéaste a perdu pendant son séjour à l'étranger, il va le retrouver lors de la cérémonie ancestrale. Il en reviendra, réinvesti de ces valeurs telles que le « *fihavanana* ». Il se persuade ainsi :

- « Ici, il se purifiait, d'ici, il repartirait plus grand, plus fort. D'ici, il serait cri, force, joie. Et il pourrait affronter la misère, la médiocrité, les hantises. Le bain des

⁴⁴ *Ibid.*, pp. 54-55.

reliques ! C'était pour cela que ce peuple-ci recréait périodiquement un bain des reliques. Pour retrouver sa source, ses origines⁴⁵ ».

Ranja ne se contente pas de la rencontre avec les morts, il recherche également le contact direct avec la terre rouge, la terre natale, l'Île Rouge à laquelle il tient à cœur et la couleur rouge symbolisant la puissance et la vie. « Il traça des signes sur le sol, du bout des doigts, pour sentir la tiédeur de la poussière. Car cette terre-là enveloppait le sanctuaire⁴⁶ », souligne encore le texte.

Les ancêtres, jouissant d'un statut particulier, occupent une place prépondérante dans la société malgache. Ils veillent sur tout le peuple appelé « *ambanilanitra* »⁴⁷. De même, la tradition malgache, malgré les différents problèmes rencontrés par la majorité de la population urbaine et rurale, doit être préservée et transmise de génération en génération. Ranja est un de ces défenseurs farouches et se porte garant de la transmission de cette mémoire collective pour que l'Histoire ne soit pas effacée et oubliée. Il va, en plus, se charger de la lourde tâche de passeur de traditions aux futures générations :

- « [...] cette terre-là donnait à la tôle des reflets doux, colorait les murs, la palissade, fondait le sanctuaire du village, en faisant une maison parmi d'autres, destinée elle aussi à périr un jour, destinée à l'oubli, sauf des mémoires et des mots transmis de père en fils. Et lui Ranja, allait transmettre la mémoire, transcender l'oubli, enlever les scories⁴⁸ ».

Outre ce respect des ancêtres, la danse symbolique, initiatique, voire érotique, qui rappelle l'homme-oiseau, *Ranakombe*⁴⁹ fait revenir le lecteur à l'époque des « *Vazimba* », les premiers habitants de Madagascar. *Ranakombe* était un illustre astrologue « *vazimba* », il vivait à l'Est d'*Ambohimiangara* au Nord de l'*Itasy*⁵⁰. Le mythe des « *Vazimba* » souligne ici l'importance de ce retour aux sources. Entendre le terme « *Vazimba* » ferait frissonner même aujourd'hui les personnes âgées. Le retour de Ranja au pays natal revêt ainsi une dimension assez particulière.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 55.

⁴⁶ *Ibid.*, p.55.

⁴⁷ « *Ambanilanitra* » signifie, selon D.E.B.U (*Dictionnaire d'éducation bilingue usuel malgache-français*) de Mathilde Deverchin-Rakotozafy), « les hommes de la terre ».

⁴⁸ *Le Bain des reliques*, p. 55.

⁴⁹ *Ibid.*, p.116.

⁵⁰ Cf. les révérends Dahle et J. Sims, « *Iboniamasiboniamanoro* » (conte), in *Anganon'ny Ntaolo*. p. 6.

Tout ce que le lecteur découvre à travers ce personnage le replonge dans l'histoire, et lui fait revivre une époque révolue, mais qui ressurgit dans le présent. Cette résurgence des proto-malgaches tend vers la résolution du problème identitaire du personnage qui n'est pas satisfait du présent et qui fouille dans le passé tout ce qui peut lui rappeler son ascendance. Remonter dans l'histoire pour asseoir son identité justifie l'*intranquillité* de Ranja. Et selon le concept de l'indocéanité, il est dans l'inquiétude, dans l'agitation, dans le trouble. Bref, il n'est pas stable psychologiquement. Une certaine tension le perturbe et il lui semble que la reprise de contact avec, de connaissance de l'origine peut lui apporter la paix intérieure.

II- 1 – 2 - La volonté de rassembler.

Au tout début du séjour de ce dernier loin d'Antanarivo, de la quiétude revient chez Ranja, l'envahit. Le narrateur souligne : - « [...] terre rouge, latérite. Le calme revint en Ranja, la sérénité aussi⁵¹ ».

Ce passage semble souligner son intégration au sein de la communauté et le fait que les ancêtres acceptent sa présence dans la localité. À ce moment, l'espoir d'un avenir comblé apparaît : ce réancrage fera non seulement que le jeune puisse s'investir dans le présent, mais il lui permettra également d'œuvrer pour le futur. La reconnaissance de Ranja, un *Merina*⁵², par le prince Kandreho, héritier de pouvoir et un des descendants du grand roi *sakalava*⁵³ *Maroseragna Ndremisara*⁵⁴, renforce encore cette assurance. Tout ce qu'il va entreprendre dorénavant aura donc la bénédiction des ancêtres, se met-il à penser :

- « Lui, Ranja, l'homme des Hauts Plateaux, le *mavo ranjo*, l'homme aux mollets jaunes, l'homme pâle des collines sans soleil, l'homme de l'ethnie haïe, allait pouvoir filmer, raconter, enregistrer, stocker. Avec la bénédiction des dieux. Car ils le reconnaissaient enfin, lui, Ranja le *Merina*, pur comme eux, pur comme leur histoire. Les habitants de la côte ouest étaient venus le voir, leur roi. Maintenant sa vie avait un sens, il savait pourquoi il était rentré au pays⁵⁵ », se met à projeter le jeune homme.

⁵¹ *Ibid.*, p. 55.

⁵² Un natif des Hauts-plateaux de l'île.

⁵³ « *Semi-nomades, les Sakalava ou gens des « longues vallées » occupent une aire très vaste de la côte ouest de Madagascar, depuis la région de Tuléar jusqu'aux environs de Diégo-Suarez* » : cf. Solange Thierry, *Madagascar, Paris, Le Seuil*, collection Petite Planète, 1961.

⁵⁴ Roi du premier royaume Sakalava du Sud. Ce sont les descendants d'Andriamisara qui ont en charge le port des reliques d'Andriamandresy et d'Andriamisara au moment du rituel royal, le *fitampoha*. In Marie-Pierre Ballarin, *Les reliques royales à Madagascar*, Paris, Karthala, 2000.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 29.

Ranja se voit donc pouvoir, enfin, trouver sa place et travailler pour un mieux-être. Son film, en mettant en avant la richesse culturelle malgache, pourrait lui permettre d'œuvrer, à sa manière, à temporiser les dissensions tribales qui enveniment les relations entre Malgaches. Son documentaire aiderait à faciliter, peut-être, un peu, la réunification du pays. La méconnaissance de l'Autre : de celui de la région, de l'ethnie différente, a entraîné l'incompréhension mutuelle.

La reconnaissance équivaut à une re-naissance. Le jeune homme renaît et se voit accomplir une mission réunificatrice, via son documentaire. Pour le protagoniste, la vision d'un nouveau monde se profile, grâce à cette cérémonie rituelle du bain des reliques qui n'a lieu que tous les dix ans. Certes, seuls les habitants de la localité ont le privilège de s'imprégner du sacré dont est empruntée la cérémonie et de la liesse populaire, mais ce rituel prend, dans l'imagination de Ranja, littéralement emporté, une autre dimension, à laquelle il se voit contribuer.

Après diffusion de son film :

- « Ils vont venir, ils vont filmer la cérémonie, ils vont venir de partout, de la capitale, Antananarivo, et même d'Andafy, le pays des Blancs là-bas ⁵⁶ », se met-il à rêver. Sa projection, réunion et grâce à son film de plusieurs ethnies et nationalités, se laisse entrevoir comme une reconstruction symbolique d'un Madagascar réuni et ouvert, d'où personne ne serait exclu. La portée universelle espérée ne dérogerait pas à la culture malgache. Le *fihavanana* dépasserait les frontières de la Grande Île. Le narrateur continue à décrire l'envolée de Ranja :

- « Quand il aurait fait son film, quand il aurait montré la réalité actuelle, quand il aurait témoigné de la grandeur de ce pays, tout irait mieux, des bouleversements s'opéreraient, et peut-être que... ⁵⁷ ».

Malgré les hostilités de la population locale, auxquelles il s'est heurté dès son arrivée dans la région du fameux bain des reliques, catalogué comme un étranger, un homme des Hauts-Plateaux, Ranja se dit qu'il ne manquera pas de se rapprocher des gens, grâce à sa sociabilité, son respect des gens à qui il s'adresse, que le roman souligne, évoquant, par

⁵⁶ *Ibid.*, p. 7.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 30.

, exemple, son « silence poli », devant les « explication[s] pour le moins nébuleuse[s] »⁵⁸ de Tandra, neveu du roi Kandreho, quant à ladite cérémonie en cours de préparation.

Le recul après plusieurs années d'absence lui permettra d'avoir plus d'autorité et d'expérience dans la réconciliation. Et « l'histoire de toutes les guerres intestines, si proches encore, l'histoire des haines et des rancunes⁵⁹ », seront vite effacées pour atteindre le but visé.

Malgré son appréhension, Ranja, comme le montre le temps employé dans l'extrait qui suit, commence ainsi à gagner la confiance des gens de la région :

- « Venez. Ils ont eu peur de vous, leur dit » un jeune homme membre du groupe « un peu plus tard. [...] C'est pour cela que les habitants se terrent. Ils ont dû croire que vous étiez des collecteurs d'impôts⁶⁰ ».

Le personnage arrive même à s'impliquer dans la cérémonie grâce aux chants et aux danses auxquels il veut participer. Il s'identifie entièrement à la population : - « Les chants, la musique, les danses augmentèrent d'intensité », souligne le texte, en poursuivant : « Alors Ranja se laissa aller à son cœur, qui se mit à battre, à l'excitation qu'il sentit dans ses doigts, ses pieds, son corps. Il se laissa aussi aller chanter et danser⁶¹ ».

Malgré sa physionomie de *Merina* aux cheveux lisses, ou encore son statut d'intellectuel, Ranja arrive, au début de son séjour du moins, à réaliser ce qu'il veut entreprendre dans un endroit a priori hostile, comme nous l'a montré la référence, dans les lignes qui précèdent, à des villageois terrés lors de l'arrivée des citadins dans leur région. Le jeune homme voit alors la cérémonie du bain des reliques comme un tournant symbolique : renaissance à lui-même, au bien-être ; reconnaissance de la richesse culturelle de la région par le reste du pays ; amenant celle de l'île à l'étranger, lorsque le film sera diffusé...

II – 2 - Le constat amer des réalités.

C'est un constat amer qu'est contraint de faire l'antihéros : « -*Dix francs pour le café, le pain, le riz, l'enfant. Dix francs pour l'amour à la sauvette dans dix mètres carrés sur fond de famille nombreuse. Dix francs pour la syphilis et la tuberculose, dix francs pour un peuple de rejetés, d'exclus, de paumés* ». p.24. L'emploi de l'anaphore dans ce discours qui insiste sur

⁵⁸ *Ibid.*, p. 50.

⁵⁹ *Ibid.*, 51.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 77.

⁶¹ *Ibid.*, p.115.

la disparition de la hiérarchisation des valeurs marque son indignation ; de même pour les anadiploses : « *Un jour est venue la rumeur. Une rumeur qui s'amplifia et qui, bientôt, envahit la région.* » p.7, « *Il lui fallait maintenant faire son montage, trouver une histoire. L'histoire de Ranja. Ranja...* » p.9. Au fil des pages, le pays redécouvert exhibe même une déliquescence des valeurs traditionnelles. Il importe ici d'analyser la situation sociale, économique du pays natal découvert par Michèle Rakotoson, pour mieux comprendre son comportement et ses réactions.

II – 2 – 1 - Le pays, théâtre de l'éclatement de la famille et de la déliquescence des racines.

Au XIX^e siècle, Honoré de Balzac écrivait : « *La base des sociétés humaines sera toujours la famille*⁶² ». En d'autres termes, tout doit partir de la cellule familiale. Les parents assurent amour et protection tandis que leur progéniture leur doit respect et obéissance.

Or, comme nous allons le constater dans le roman, la situation se présente différemment, que ce soit dans la capitale ou dans le Moyen-Ouest. Ce n'est pas tout. Il existe également, en parallèle, des conflits interethniques et des mésententes considérables, entre diverses castes.

L'enlèvement du pays dans la pauvreté après quinze ans de révolution socialiste ne laisse pas indifférents les observateurs. Ranja n'y échappe pas. Il donne ainsi, tout le long du roman, libre cours à ses impressions. Porte-parole de l'auteur, le personnage nous fait partager sa désillusion, quant à la situation socioculturelle et économique du pays qu'il redécouvre après ses années passées loin de Madagascar. Une peinture accablante de la société malgache s'exhibe donc, au fil des pages.

L'instinct grégaire pousse les êtres humains à vivre ensemble, à l'instar de la famille nucléaire, « un groupe domestique réunissant au même foyer uniquement le père, la mère et les enfants non mariés⁶³ ».

Dans *Le Bain des reliques*, un personnage secondaire qui se présente dès la page dix-huit mérite une attention particulière en ce qu'il touche particulièrement Ranja. Il a entre dix et douze ans et s'appelle *Zily Kely* : « petit Jules ». C'est un enfant de la rue. Il est livré à lui-

⁶² In *Un curé de village*, 1844, chap. III, p. 550, *Œuvres complètes*, Edition numérisée, Éditions Paris, H. Souverain, 1841.

⁶³ Définition extraite de *Larousse des Noms communs*. Édition 2008.

même. *Zily Kely* travaille comme gardien de voitures dans les endroits de stationnement pour gagner sa vie. Il vend également, comme montre ce passage où il interpelle Ranja en pleine rue, du chanvre indien pour survivre :

- « Eh, Chef ! J'ai du tuléar !
- Du quoi ?
- Bon ça va quoi ! De l'herbe si tu veux. Tu vas pas dire que tu sais pas...⁶⁴ »

Ses parents ne sont jamais évoqués. Or, selon l'article 09 de la loi 2007-023 du 20 août 2007 portant sur les droits et la protection des enfants : « *Aucun enfant ne peut être séparé de ses parents contre son gré. Il a le droit de résider avec eux. Il a droit à la protection et aux soins des parents*⁶⁵ ».

La famille est ainsi essentielle à la fondation de la société. Dans le cas de *Zily Kely*, pourtant, c'est la rue qui se charge de son éducation, loin des textes officiels et autres décrets. Le pouvoir révolutionnaire alors en place répète en effet que l'une de ses priorités est de préparer un avenir meilleur pour ces enfants qui, d'après le fameux slogan de cette époque, « [...] seront les maîtres de l'an 2000. »

Zily Kely rêve lui aussi de partir, de s'en aller loin, de fuir les réalités comme le fait Ranja. Ce rêve est d'autant plus légitimé par la violence dans laquelle vit l'enfant, qui évoque devant Ranja les sévices que lui font subir des chefs de bandes plus grands et plus forts que lui, lorsqu'il refuse de se soumettre à ces derniers comme le mentionne le narrateur :

- “L'enfant avait dû résister aux miliciens, avait dû refuser d'obéir, et ceux-ci l'avait sanctionné.”

Ou encore :

- “Il m'a déjà coupé le petit doigt, avait dit *Zily Kely*. Et après le petit doigt ?⁶⁶ », songe le personnage principal.

Cette évocation et la colère ressentie par Ranja mettent en avant la société malgache qui, traditionnellement chérit et protège les enfants, et qui, désormais, les laisse livrés à eux-mêmes, à la cruauté de la rue.

⁶⁴ *Ibid.*, pp. 18-19.

⁶⁵ Parus dans le *Journal officiel* n°3163 du 28-01-2008, p. de la République de Madagascar.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 24.

Zily Kely appartient à la classe sociale dite *Andevo*⁶⁷. Il s'agit de la classe la plus défavorisée à Antananarivo parce que dans l'histoire, les "*Andevo*" n'avaient aucun droit ni privilège. Ils subissaient pendant la royauté toutes les humiliations possibles en tant qu'esclaves. À ce titre, leurs maîtres les vendaient, les échangeaient...

Comme le signale l'introduction de ce petit garçon dans le roman, l'avènement du pouvoir révolutionnaire n'a pas amélioré la situation des fils de ces derniers. Le texte le souligne : cette classe sociale vit en marge de la société, laissant Ranja penser, en se répétant le mot qui comme une malédiction qui pèse sur ce pan de la société insulaire :

- « *Andevo*, fils d'esclave [...] *Andevo*, des hommes et des femmes réduits à l'esclavage ? *Andevo*, ceux réduits à l'état de paria ? [...] *Andevo*, *Zily Kely* ?⁶⁸ »

Les stigmates de l'esclavage ne se limitent pas uniquement dans le milieu urbain ou aux Hauts-Plateaux de Madagascar. Dans les zones reculées également persistent des cas de ségrégation et d'exclusion.

Lors de son séjour dans la région du bain des reliques, Ranja entend des jeunes du village déclarer au prince Kandreho, cité plus, qui s'adresse à eux :

- « Nous sommes des Noirs, des esclaves, nous ne connaissons qu'Ondaty⁶⁹ ».

Le terme y devient alors un synonyme de défiance : ces fidèles à Ondaty osent défier le prince à qui la tradition demande un respect inconditionnel ; ce jusqu'à le menacer physiquement : « Les autres jeunes hommes s'approchèrent en chaloupant, les muscles saillants », note le narrateur qui poursuit : « Certains avaient les mains dans leurs poches, d'autres serraient les poings⁷⁰ ».

Et tout en sachant que c'est le prince, ils ne se rétractent pas du tout :

- « [Ces] jeunes entourèrent Kandreho, l'encerclèrent peu à peu, le prenant comme en étau. Ils se rapprochèrent jusqu'à le serrer⁷¹ », insiste le narrateur.

La hiérarchie au sein de la société n'est plus respectée. C'est ce que découvre Ranja comme dans le cas de *Zily Kely*, la loi du plus fort qui règne et s'impose violemment.

⁶⁷ Le terme *andevo* désigne donc l'esclave et, de nos jours, les descendants de celui-ci.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 21.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 77.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 77.

⁷¹ *Ibid.*, p. 77.

À travers ces exemples, l'auteure dénonce un dysfonctionnement flagrant au sein de la société malgache. L'ancienne structure sociale, traditionnelle, basée sur les valeurs, est représentée détruite.

Le cas de *Zily Kely* souligne bien le malaise qui ronge la vie de famille. Les parents, trop absorbés par leur travail, n'arrivent plus à gérer convenablement leur quotidien. Ceux qui ont perdu leur emploi à cause de la fermeture des entreprises préfèrent abandonner le foyer. Ce qui explique le nombre croissant des enfants de la rue, signes d'une recrudescence de parents démissionnaires. Les seuls qui arrivent tant bien que mal à subvenir à leurs besoins, se jettent dans les bras des gourous de sectes leur faisant miroiter un avenir radieux, des « rêves en pacotilles⁷² ».

La destruction des valeurs et liens piliers de la société malgache est également décrite dans le domaine intime. Et Ranja se heurte en effet également à des problèmes dans son couple. Le contexte et le vécu de ce dernier rejaillissent sur sa cellule familiale. La relation entre Ranja et son épouse Noro se détériore progressivement et le récit témoigne de la mésentente entre le mari et la femme, lorsqu'il souligne les regrets du protagoniste : « Pardonne-moi, Noro, pardonne-moi, plus jamais l'alcool, les filles au petit matin, les putains mal aimées. Pardonne-moi Noro. Plus jamais les silences, les rêves peu réalisés⁷³ ».

Les parents de Noro n'apprécient pas trop non plus l'union avec Ranja, qui repense à ses beaux-parents en ces termes : « Cette famille qui lui avait reproché d'avoir épousé Ranja !⁷⁴ ».

La tentative de Noro de sauver le couple n'a pas réussi lorsqu'elle a demandé à Ranja de l'accompagner, pour le tournage de son film. Le protagoniste songe à la supplique de son épouse, puis à sa colère, face à son refus :

- « Je voudrais venir avec toi, être avec toi, Ranja, lui avait-elle dit. Ce film sera ton premier film. Tu ne veux pas le partager. Tu ne sais pas partager. Tu existes, tu vis et moi, je suis là, pourquoi ? pour qui ?

[...]

⁷² *Le Bain des reliques*, p. 24.

⁷³ *Ibid.*, p.38

⁷⁴ *Ibid.*, p. 26.

- Va-t'en ! J'en ai assez, Ranja, assez ! Ne me touche plus, plus jamais, veux-tu ? Tu n'as jamais pensé qu'à toi, à ton confort, à ton bonheur ! Jamais tu ne t'es demandé si je pouvais être malheureuse !⁷⁵ ».

À l'annonce d'un reportage sur le « Fanompoa » selon l'auteure, mais l'équivalent de « Fitampoha » dans la réalité, Ranja, en tant que bon chrétien protestant, tempore son enthousiasme. Les protestants refusent d'assister à des cultes considérés païens à tort ou à raison. Le refus de l'Autre se manifeste à chaque occasion. L'auteure lance également des piques aux pasteurs qui prêchent dans les temples l'Amour du prochain selon l'enseignement du Christ, alors que la réalité n'évoque qu'exclusion, discrimination et peur comme le prouve le passage :

- « *Fanompoa* !... Ranja eut un moment d'hésitation. Et de peur aussi. Pour le chrétien protestant qu'il était, consciemment ou inconsciemment, un bain de reliques royales ne pouvait être que culte païen. Et des mots, des images défilèrent dans sa tête : des tombeaux ouverts, des ombres vêtues de blanc, prêtresses, ou fantômes, des images de bannissement, de péché⁷⁶ ».

La société malgache nous est ainsi montrée tiraillée entre le respect de la tradition, la civilisation occidentale telle que le christianisme ; mais aussi l'idéologie de la révolution qui, selon les leaders politiques et surtout l'éminent président, lui promet le paradis socialiste où il n'y aurait plus de pauvres.

De même, ce qui permet aux Malgaches d'enraciner leur culture se désagrège irrémédiablement. Les paysans ont coutume d'être extrêmement attachés à leurs terres. Leurs plantations, même de moindre envergure, leur procurent leurs moyens de subsistance, mais le récit qui nous occupe nous les montre baissant les bras et renonçant à cultiver la terre censée être, traditionnellement et littéralement, une mère nourricière :

- « Les paysans [note le narrateur,] s'étaient croisés les bras, avaient refusé de produire⁷⁷ », en pensant qu'ils avaient été et étaient trahis par les intellectuels en qui ils avaient placé leur confiance, par leurs « *expérimentations* » inutiles.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 45.

⁷⁶ *Ibid.*, pp. 16-17.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 24.

La disparition du « *fihavanana* » n'entraîne qu'hypocrisie, exploitation, amertume et frustration chez bon nombre de Malgaches. Même les amis finissent par ne plus arriver à communiquer. L'accent est ainsi mis sur les liens qui se délitent, dans le groupe de Ranja, autour d'une table où ne règne plus aucune harmonie :

- « On a failli passer à table sans toi !

Elle (Rajaona Sahondra) s'essayait à être mutine, restait maladroite. Leurs regards s'accrochèrent, s'affrontèrent... Ranja se détourna, écœuré⁷⁸ ».

À la campagne également, la révolution n'a apporté aucune amélioration aux relations entre les Merina et les Sakalava, si bien que même le bonjour le plus respectueux de clients venant se désaltérer ne réussit pas à rompre la glace et à dérider la propriétaire du bar dans lequel ils viennent, normalement, consommer. Le texte souligne :

- « Un silence suivit la question. Un moment encore, le barman essuya ses verres, les posa sur le comptoir avant d'appeler une femme, qui déboucha de l'arrière-cour. Elle répondit à peine à leur "Bonjour, Madame" cordial⁷⁹ ».

Si l'adage « le client est roi » est loin d'être effectif dans les zones reculées de Madagascar, l'hospitalité est, par contre, *a priori*, coutumière. La scène retranscrite révèle bien le désintéret, le laisser-aller de la population en dépit de l'intérêt de leur chiffre d'affaires.

Entre Malgaches, les rapports sociaux ont beaucoup changé en quinze ans de révolution socialiste. Le personnage principal a du mal à se retrouver, à se situer dans son pays natal. Ces innombrables cas de figure décris minent ses illusions passées et aggravent davantage le mal-être du héros du roman. Changer la mentalité des citoyens semble être devenu très difficile, quelle que soit la force de l'intention, de bien faire.

Comme annoncé dans le sous-titre, le pays est un théâtre, où chaque personnage joue son rôle parfaitement. Il suffit de porter un masque et de ne jamais dévoiler son vrai visage pour réussir dans la vie. L'hypocrisie prend la place des différentes valeurs communicatives si chères aux Malgaches. Il faut bien jouer son rôle. Et malgré la pauvreté dans laquelle patauge la population, le laxisme qui règne partout, seule la mort semble être la seule menace pour les Malgaches à cette époque.

La politesse et l'hypocrisie peuvent cohabiter. Lorsque Tandra invite les membres de l'expédition à visiter les tombes royales, d'une manière indirecte, il traite les *Merina* d'ignares

⁷⁸ *Ibid.*, p. 33.

⁷⁹ *Ibid.* p. 49.

en matière de cosmogonie. Son attitude frise néanmoins le ridicule : il rejette l'équipe de Ranja, tout en acceptant de lui expliquer son savoir-faire sur l'interprétation des différents signes qui existent, comme dans l'extrait suivant :

- « Puis, devant le silence poli de Ranja, il s'était lancé dans une explication pour le moins nébuleuse, où il était question de lune, d'étoiles, de constellations, d'ancêtres, de rois et de descendants, dont, bien sûr, il faisait partie⁸⁰ ».

Mais comme si cela ne suffisait pas, il ajoute à son discours :

- « Vous, les gens des Hauts Plateaux, vous ne pouvez comprendre [;] vous ne pouvez comprendre. Le monde a un ordre, un sens, il ne faut pas le déranger. Il donne des signes. Il faut savoir les interpréter⁸¹ ».

Il termine en répétant son refus, son rejet de l'Autre, de la même terre natale :

- « Vous, les gens des Hauts Plateaux... vous les vazaha... Vous, les gens des Hauts Plateaux...⁸² »

Les membres de l'ethnie *sakalava* haïssent en effet les *Merina* à cause d'anciennes guerres de conquête. Or ce temps, pour Ranja, est révolu : la population vit désormais dans une république et, de surcroît, dans la deuxième république. Pourtant cette haine viscérale subsiste dans leur subconscient si bien qu'il leur est difficile, insiste le texte de Michèle Rakotoson, d'évacuer la rancœur, prégnante. Les enfants censés encore être des innocents, et donc ne comprenant rien au racisme ou à l'exclusion, suivent déjà, inconsciemment la voie tracée par les adultes. Ce sont eux qui détiendront l'avenir de la nation et pourtant, leur première rencontre avec Ranja manifeste déjà une mésentente : - « Ils eurent un moment de silence en voyant Ranja, un peu inquiets devant cet étranger », note le narrateur, avant de rendre la parole à ce dernier :

- « Dis, tu sais où est le gardien ? Ranja s'était adressé au plus âgé. Qui eut un rire gêné, puis éclata de rire.

- *Vazaha, vazaha*, étranger, étranger, Blanc, firent-ils tous deux en désignant Ranja du doigt, prêts à s'enfuir. Ce dernier maîtrisa un mouvement de colère, puis réitéra sa question :

- Où est le gardien du sanctuaire ?

- Il est allé à *Andilana avec Kandreho et Ondaty*⁸³ ».

⁸⁰ *Ibid.*, p.50.

⁸¹ *Ibid.*

⁸² *Ibid.*

⁸³ *Ibid.*, p.56.

Les nouvelles générations excluent donc de fait, en suivant l'exemple de leurs aînés, celles qui ne leur ressemblent pas. Être qualifié d'étranger dans son propre pays est vexant, mais lorsque cela sort aussi de la bouche d'un enfant, une part de vérité n'est pas à écarter. Si Ranja est parti étudier à l'étranger, cela signifie qu'il n'a pas enduré ce que la population a vécu. Il est ainsi considéré comme un traître. Le comportement des enfants est tout à fait logique et compréhensible. Attendre un rassemblement d'un intellectuel, de surcroît originaire d'une tribu rivale est, dans le contexte donné, inimaginable. Puisqu'il s'agit d'une véritable gageure, Ranja semble déjà rater son entreprise. La juxtaposition des termes malgache et français, dans les qualificatifs des enfants : « *Vazaha, vazaha*, étranger, étranger, Blanc⁸⁴ », qui appuient sur l'appellation « Blanc », insiste sur le caractère cynique de la situation.

Une vision plus large de l'avenir pointe à l'horizon. Un village se construit avec l'arrivée des étrangers, qui va se moderniser et se transformera en ville et enfin en cité : « Pour l'instant [, note le narrateur,] les cahutes se construisaient, des coups de marteaux se faisaient entendre. [...] Et Andilana deviendrait village, ville, cité, lieu des hommes, lieu de vie⁸⁵ ».

La gradation ascendante « village, ville, cité » vise à amplifier et à faire ressentir la grandeur et l'importance de ce qui surviendra plus tard dans ce pays. Cela met aussi l'accent sur les différentes difficultés inhérentes à la multiplication du nombre d'habitants. L'individualisme et l'indifférence remplaceront l'altruisme et la solidarité. Sur le même plan, le parallélisme « lieu des hommes, lieu de vie » met en valeur la douceur de vie, mais cela sous-entend également une contradiction et une mise en garde dont il faut tenir compte.

II - 2 – 2 - Les différentes représentations de la violence au quotidien.

L'ouvrage étudié nous relate des actes se déroulant sur un théâtre de violence. Celle-ci est prégnante dans la capitale, Antananarivo, ainsi que dans le Moyen-Ouest malgache. Cet état de fait assez intrigant nous amène à mettre en exergue les manifestations de la violence qui est multiforme, ainsi que les impacts de ce fait de société sur la vie de la population du Moyen-Ouest, où se rend le protagoniste Ranja.

C'est à quelque chose qui s'apparente à une traversée des enfers, que nous invite le roman.

⁸⁴ *Ibid.*

⁸⁵ *Ibid.* p. 66.

La violence se manifeste en effet partout, sous des formes multiples. Elle est subie de différentes manières par les personnages représentés. Elle imprègne les lieux décrits, semble être devenue la donne incontournable du lieu île natale.

Dès le prologue, ce qui est évoqué, c'est le « désastre, l'absence de vie, la mort et l'enfer »⁸⁶ :

- « Il était une fois le silence et les pierres brûlantes sous le soleil... un souffle d'air et une végétation clairsemée. La chaleur implacable semble devoir tout anéantir et l'eau s'en est allée⁸⁷ », commence le texte.

Le lecteur se voit donc averti de l'ambiance dans laquelle il va être plongé jusqu'à la fin du récit. Mais cela s'effectue sous la forme d'un conte pour, peut-on se le demander : atténuer les dures réalités mises en écriture par l'auteure ? Ou ironiquement ?

Le domaine du conte appartient à celui du merveilleux et de l'invraisemblance. Or, loin de l'imaginaire, l'entrée en matière se révèle grinçante. Rappelons-nous Michèle Rakotoson citée plus haut, tenant à ce que son écriture soit un reflet du réel.

Les faits évoqués ensuite disent en effet les réalités vécues par les Malgaches dans leur quotidien. C'est une peinture « accablante », pour reprendre le mot de Lylian Kesteloot [en évoquant la situation de la Martinique dans *Comprendre le Cahier d'un retour au pays natal* d'Aimé Césaire], qui est faite, de la ville d'Antananarivo. La capitale se donne en effet à voir comme l'image de Madagascar. Tout ce que rencontre Ranja et les protagonistes en ville reflète ce que les ruraux, représentés dans la région où se déroule le bain des reliques, endurent eux aussi, d'une autre manière, loin de la capitale.

En ville, suite à la fermeture des usines pourvoyeuses d'emplois, les employés ayant perdu leur travail doivent se livrer à des petits commerces à la sauvette comme « la dame » racontée par le narrateur, qui lui propose, ainsi qu'aux différents passants :

- - « Une nappe brodée, Monsieur ? Très belle, pas chère. Quinze mille francs seulement pour vous.

Le narrateur s'attarde un moment : « La femme était âgée, dans les cinquante ans au moins, silhouette fatiguée et dos voûté. Belle, la nappe, finement brodée. Mais quinze mille francs ! Cela lui faisait quinze petits déjeuners ou trois dîners⁸⁸ ».

⁸⁶ M. Ratovonony-Ratsirahonana, « Les figures du rêve dans Le Bain des reliques de Michèle Rakotoson » in Kumari R. Issur et Vinesh Y. Hookoomsing (dir.), *L'Océan Indien dans les Littératures Francophones*, Paris, Karthala et les presses de l'Université de Maurice, 2001, p. 227.

⁸⁷ Michèle Rakotoson, *op.cit.*, p. 7.

⁸⁸ *Ibid.* p. 24.

Les uns, comme l'enfant des rues évoqué plus tôt, se livrent à la vente de drogue :

- « De l'herbe, si tu veux », propose, nous l'avons vu, *Zily Kely* à Ranja, en ajoutant :
« Cinq cents balles, Chef, et je t'en file cinquante grammes⁸⁹ ».

Lé-Play, lui, un autre enfant des rues est voleur confirmé. À sa question : « Qu'est-ce qu'il a fait, Lé-Play ? », *Zily Kely* répond à Ranja : « Il t'a chouravé ton autoradio⁹⁰ ».

D'autres se prostituent pour une somme dérisoire : « Dix francs pour l'amour à la sauvette⁹¹ », souligne le texte.

D'autres encore se consacrent au trafic de devises. Le narrateur note plus loin que « seuls survivaient les voleurs et les détenteurs de devises illégales⁹² ».

La révolution qui sert de théâtre à cette tragédie n'apporte donc que chômage, trafic en tous genres, vol, cherté de la vie. À ces maux qui rongent le pays et sa population s'ajoutent également la corruption et la lenteur administrative dans le service public.

En ville, en particulier, les bâtiments publics reflètent bien l'atmosphère dans laquelle les fonctionnaires reçoivent les administrés. Le roman s'attarde ainsi sur un pan du centre d'Antananarivo :

- « Et, en face de la pâtisserie, l'immeuble de la poste. Une bâtisse crépie par la salive, la morve et l'urine de tous les clochards, chômeurs et autres retraités, jeunes et vieux, qui traînaient là. Symbolique ! », s'exclame mentalement le narrateur, avant de conclure : « Antananarivo étalait sa crasse et ses culs-de-jatte. Les immeubles ne servaient même plus à faire semblant⁹³ ».

La description de ce bâtiment public résume à elle toute seule comment fonctionne l'État malgache en général, comment les fonctionnaires assument également leur responsabilité dans l'exécution de leur travail.

C'est dans le milieu urbain où les policiers sont censés assurer la sécurité que sévissent et pullulent les bandes évoquées par *Zily Kely* et autres malfaiteurs. C'est également là que la loi de la jungle s'applique parce que celle de la concurrence y est rude. La police ne donne plus confiance aux citoyens. Le texte signale en effet : « Une voiture de police passa[nt] à vive allure, toutes sirènes dehors ». Et c'est de la méfiance, voire de la peur, qui se donne à lire

⁸⁹ *Ibid.* p.19.

⁹⁰ *Ibid.* p. 20.

⁹¹ *Ibid.* p. 24.

⁹² *Ibid.* p. 24.

⁹³ *Ibid.*, p. 23.

chez chacun. Le narrateur poursuit en effet : « Les autres voitures se garèrent. Dans la rue, un court moment, les visages s'étaient figés, les conversations se suspendirent⁹⁴ ».

La police, comme les bandits font, en un mot, peur à la population décrite. Celle-ci verse dans l'autodéfense pour se faire justice le cas échéant.

À la campagne également, l'insécurité perturbe la quiétude des villageois. L'exode rural, insiste le texte lors de l'arrivée de Ranja et de son équipe dans le Moyen-Ouest malgache, vide les villages et les terres cultivables. Lorsque les paysans réclament leur bétail après une *razzia*, ce sont les militaires qui arrivent pour les exterminer :

- « *Deux mille blessés, soixante-quinze morts, des zébus volés... Mais que se passe-t-il dans ce pays ?* », s'interroge le narrateur, en se demandant : « *Quel absurde tenait-il lieu de logique ? Il y a eu soixante-quinze morts pour trente zébus volés à Belamoty, soixante-quinze morts parmi ceux qui avaient porté plainte.*

Le passage ne s'arrête là et effectue une sorte de gros-plan, sur la scène, violente :

- « *[...] Les corps des victimes s'entassèrent au pied d'un arbre [...] le sang qui coulait se coagula rapidement. Les cadavres décomposés furent dévorés par les chiens, et l'odeur devint rapidement insupportable⁹⁵* ».

Cette courte description de deux phrases, crues, fait appel à la vue et à l'odorat du lecteur pour éveiller sa sensibilité puisqu'il est témoin oculaire, contraint de, mais sentir en même temps l'odeur de la mort représentée sans masque.

Pour les Malgaches, les morts ne s'exhibent pas ainsi. Il faut procéder au rite funéraire avant de les inhumer dans le respect le plus profond. Ce spectacle horrible pousse donc le lecteur à prendre position contre l'indifférence. L'entassement délibéré des morts, la présence des chiens sont une véritable offense sur les lieux envers les compatriotes. La description se laisse ainsi entrevoir comme une véritable incitation à la révolte. Le lectorat occidental ne peut pas, lui non plus, rester insensible. Le pays décrit est envahi par une violence sur-visible et multiforme.

Le prince Kandreho, cité plus haut n'a donc rien pu faire pour défendre ses sujets. Il n'a pas pu endiguer le désastre. C'est le pouvoir ancestral dont il est le détenteur qui se voit ainsi remis en cause.

De même, le pouvoir révolutionnaire qui prétend défendre le peuple a failli, nous dit le roman, à sa mission. Le tableau est complété lorsqu'il est question des manques subis par les

⁹⁴ *Ibid.*, p. 29.

⁹⁵ *Ibid.*, pp. 34-35.

régions éloignées de la capitale : l'insuffisance de budget, celle du suivi de la gestion efficace des administrateurs. Cela laisse carte blanche aux différentes magouilles et aux trafics de toutes sortes, qui s'opèrent impunément, comme le souligne le passage qui suit :

- « Que faisait-elle ici cette, cette péniche ? À quoi servait-elle ? La mer était proche et l'arrière-pays désertique, certains parlaient de contre bande, des noms étaient cités. Qui étaient-ils, ces aventuriers qui se terraient ici ? Des notables de la région ? Des Indiens ? Des Européens ? [...] Dans ce pays immense, tout peut arriver, tout était possible, aventures sans lumière, marchandises fantômes, navigation à vue, lampe-tempête en guise de phare. Que se passait-il sur ce fleuve, les nuits sans lune ?⁹⁶ ».

Le déplacement de Ranja dans cette localité permet donc de découvrir les trafics qui se produisent dans le lieu décrit. Les étrangers évoqués choisissent délibérément de s'implanter dans des zones aussi éloignées que ce désert représenté, où doit se dérouler le bain des reliques royales : un bout du monde. De toutes les manières possibles, la région est exploitée, soumise à la violence.

La répression semble le meilleur moyen pour l'État afin de maintenir l'ordre public. Et les citoyens, malgré quelques révoltes sporadiques, se résignent à leur sort et se laissent faire, comme tétanisés.

En un mot, qu'il s'agisse de la campagne décrite par le narrateur de Michèle Rakotoson ou de la ville, le pouvoir et la population semblent se disloquer, face à la violence polymorphe qui s'y répète et y est devenue la normalité.

Le pays natal occupe un rôle important dans la violence subie par la population dépeinte. Si, d'habitude, après une longue absence, celui qui revient de loin est bien accueilli, si les retrouvailles sont, en principe, censées être chaleureuses, ce que vivent Ranja et son épouse Noro, dans cet ouvrage, ne reflète guère cette ambiance.

En effet, la terre natale a perdu la qualité protectrice d'une mère⁹⁷. Au lieu d'aider le couple, la terre natale semble ne pas apprécier son retour. Noro, son épouse, a écrit une lettre à Ranja avant le départ de celui-ci pour le Moyen-Ouest de l'île. Il y découvre les mots :

⁹⁶ *Ibid.* p. 63.

⁹⁷ Pour les Malgaches, la terre est associée à la mère qui veille sur ses propres enfants. D'ailleurs, la notion de patrie, « *firenena* » vient du radical « *reny* ». La population malgache est ainsi considérée comme les enfants de Madagascar.

- « Ranja, Que nous arrive-t-il là, que t'arrive-t-il ? [...] Ce pays qui est le nôtre nous a-t-il tués ? Ce pays qui est le nôtre nous a-t-il massacrés, au point de faire de nous des clowns pantelants, sans âme et sans espoir ? ».

Et Noro d'écrire de nouveau : « Ranja que nous arrive-t-il ?⁹⁸ ».

Ces questions, cette répétition, révèlent leur angoisse et l'impasse dans laquelle se sont jetés les deux personnages, quant au choix du retour au pays. Elles témoignent de leur incompréhension face à la terre-mère aux antipodes de tout ce à quoi ils s'attendaient. Une autre forme de violence se donne à lire. Les deux personnages engloutis par le contexte se dévoilent exclus, exilés dans leur propre pays.

D'autres faits corroborent cette violence de la terre. La population subit également une violence venue de la terre. Arrêtons-nous un moment sur ce passage, décrivant l'avancée de Ranja vers la région du bain des reliques :

- « Le paysage défilait sous leurs yeux, des kilomètres et des kilomètres de steppes déboisées », souligne le narrateur, qui poursuit : « Les rizières semblent immuables, mais pourtant les terres se désertifiaient peu à peu. Les champs faisaient place aux rochers, à la caillasse et à la latérite. Et au bord de la route, les dernières touffes d'herbe, rescapées des feux de brousse, semblaient figées. La famine rôdait. Déjà les dernières statistiques...⁹⁹ ».

Une évolution angoissante vers la décadence, la mort, se profile à l'horizon : les phrases se raccourcissent comme pour accélérer la venue de la famine ; et se terminent par un passage sans verbe suivi de points de suspension, comme pour annoncer une fin désastreuse sans qu'on puisse apporter de commentaires ou de solution. En outre, le texte rappelle que le pays natal ne supporte pas les traîtres. Un avertissement est lancé :

- « La terre ne se trompe jamais, lui avait dit son père. Le jour où tu la trahiras, elle s'éloignera, elle te laissera là. Elle prendra d'abord une couleur rouge, la couleur de la mort, puis elle s'effritera¹⁰⁰ », se rappelle Ranja.

⁹⁸ *Ibid.* p. 91.

⁹⁹ *Ibid.* p. 45.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 56.

Ces mots paternels résonnent comme un rappel à l'ordre, mais aussi comme une menace qui pèse sur chaque individu qui enfreint les traditions en vigueur.

La terre réagit, en effet, en se dégradant comme pour punir les récidivistes. Le narrateur insiste :

- « Le paysage se défilait aride et nu. La sécheresse avait fait son œuvre : baobabs défeuillés, cactus décharnés et végétation clairsemée. La latérite rendait la terre rouge, rouge comme de sang, rouge de cris, rouge de larmes »¹⁰¹. Avant de rajouter que « la terre ressemblait à une croûte dure, crevassée par endroits, les arbustes étaient de plus en plus chétifs, les animaux et les hommes, inexistantes, et les ornières s'étaient figées. »¹⁰².

La terre natale semble réagir en fonction du comportement de la créature censée être la plus intelligente de toutes. La population, submergée par les difficultés quotidiennes, n'arrive plus à se rendre à l'évidence de la situation dans laquelle elle s'est empêtrée. Les circonstances s'annoncent en conséquence critiques.

Le laisser-aller généralisé vécu au quotidien par la population malgache et les multiples manifestations de violence, évoquées tout le long du texte, gangrènent une société déjà en décadence. Le paysage en désolation, surtout dans la région du Moyen-Ouest malgache, et peint à travers des descriptions réalistes, reflète l'état d'esprit négatif de la population : méfiance envers les étrangers, défiance à l'égard des forces de l'ordre, agressivité... ; comme s'il existait une interaction entre la terre natale et ses habitants.

Les personnages principaux, la population malgache et le pays natal semblent être en symbiose avec et dans cette vie misérable. Une évolution vers le chaos se profile à l'horizon.

En d'autres termes, la descente aux enfers de toute une population s'effectue inexorablement. Ranja et son pays natal entretiennent des relations tendues. Les différentes formes de violence vécue au quotidien par la population s'opposant à la volonté de Ranja pour retrouver ses racines et rassembler ses concitoyens, semblent préparer le lecteur aux événements ultérieurs et laissent présager un avenir incertain au protagoniste principal.

Tel est donc le contexte économique, sociopolitique malgache des années 1980 dépeint. Les habitants luttent alors quotidiennement pour survivre ; ce qui a eu un impact sur la production d'œuvre littéraire. Les productions littéraires se raréfiaient si bien que les

¹⁰¹ *Ibid.*, p.71.

¹⁰² *Ibid.*, p.73.

, maisons d'éditions rencontraient des difficultés pour la diffusion d'ouvrages. Faut-il rappeler que l'idéologie et la révolution socialiste étaient mises en avant et que tout ce qui les entravait, qualifié de contre-révolutionnaire, était censuré ? Tout cela nous amène à la naissance d'une nouvelle littérature malgache, mais francophone.

III - La littérature malgache francophone et la rupture avec le passé.

La littérature malgache francophone commence, depuis les années 1980, à subir une métamorphose et à se présenter sous une nouvelle forme d'écriture qui privilégie un nouveau thème, qu'est la violence (violence d'écrire la terre natale, sujets des romans d'auteurs malgaches, même et peut-être surtout s'ils vivent en exil en Europe ; et écriture de la violence insulaire prégnante sur leur lieu-mère). Il s'agit d'un thème inhabituel qui semble inadapté au comportement connu des Malgaches, et qui surprend le milieu littéraire et les lecteurs non avertis. Cependant, cela ne concerne pas uniquement la littérature francophone de Madagascar. La violence omniprésente permet que l'on puisse se demander si ce n'est pas la naissance de « nouvelles écritures dans l'Océan Indien » selon les termes de Jean-Louis Joubert¹⁰³.

III – 1 - Les concepts.

Avant d'aller plus en avant dans ce revirement sur le champ littéraire de l'Océan Indien, il convient d'abord de présenter les concepts qui seront choisis pour la lecture du roman à savoir « la violence » et « l'intranquillité indocéane ».

III – 1 – 1 - La violence : essais de définition.

La violence est le premier concept qui sera adopté dans la suite de l'approche du roman *Le Bain des reliques* de Michèle Rakotoson. Et une première définition de la violence est proposée :

¹⁰³ Jean-Louis Joubert, « Nouvelles écritures dans l'océan Indien ? » in Issur & Hookeosming, *op. cit.*, 2001, p. 112.

- « Appellons violence toute contrainte de nature physique ou psychique susceptible d'entraîner la terreur, le déplacement, le malheur, la souffrance ou la mort d'un être animé »¹⁰⁴.

Elle peut aussi se définir comme : « la mise en œuvre d'une force qui reste étrangère au système dynamique ou énergétique dans lequel elle intervient. [...] La violence n'entre pas dans un ordre des raisons, ni dans une composition des forces en vue d'un résultat. Elle est en deçà de l'intention et au-delà du résultat. Elle dénature ce qu'elle violente, elle le saccage, elle le massacre. Elle ne le transforme pas, elle lui ôte sa forme et son sens, elle n'en fait rien d'autre qu'un signe de sa rage à elle, une chose ou un être violenté — chose ou être dont l'essence même est devenue cela : avoir été violenté, violé. Au-delà ou ailleurs, la violence brandit une autre forme, sinon un autre sens¹⁰⁵. »

Les différentes réflexions concernant la violence connaissent plusieurs étapes chronologiques :

« En 1908, dans les *Réflexions sur la violence*, Georges Sorel parlait du mythe de la grève générale prolétarienne en le considérant comme une violence purificatrice. Max Weber avec la sociologie classique évoquait le monopole de la violence légitime de l'État. Selon l'anthropologue René Girard, la violence est transposée et canalisée à travers le religieux et le sacré devant ainsi un rituel purificateur par (et pour) les hommes.¹⁰⁶ Des révolutionnaires comme les Black Panthers, Malcolm X, Che Guevara, Mao Zedong et Frantz Fanon, dans son œuvre *Les damnés de la terre*, fait l'apologie de la violence anticolonialiste¹⁰⁷ ».

Dans la mythologie chrétienne, Dieu a créé l'Homme à son image. Si Dieu est bon, ses créatures doivent logiquement l'être aussi. Or le cas de Caïn et d'Abel, premiers descendants du couple originel Adam et Ève, l'infirmes. La violence y apparaît ainsi inhérente à la vie humaine. Au moins deux protagonistes sont en présence pour qu'il y ait affrontement et acte violents. L'un tient le rôle de bourreau et l'autre celui de la victime. Cela est confirmé dans l'ouvrage qui nous intéresse, où ladite violence est, nous l'avons vu, vécue au quotidien, normalisée : les dirigeants maltraitent la population décrite, qui subit son sort avec résignation.

¹⁰⁴ Françoise Héritier. *De la violence*, 1996, p. 17

¹⁰⁵ Jean-Luc Nancy, « Image et violence », *Le Portique* [En ligne], 6 | 2000, mis en ligne le 24 mars 2005, consulté le 21 octobre 2014. URL : <http://leportique.revues.org/451>.

¹⁰⁶ René Girard, *La Violence et le sacré*, Paris, Grasset et Fasquelle, Hachette Littératures, 2006 [1972].

¹⁰⁷ Markus Arnold (Thèse), *Écritures de violence et d'interculturalité : enjeux identitaires dans le roman d'expression française et anglaise*, 2012, pp. 279, 280, 281.

Une mise en abyme apparaît : le même schéma se répète dans un cadre plus restreint que le cadre général : au sein même de la communauté opprimée, certains membres brutalisent ou agressent les moins forts qu'eux.

Dans la société malgache, actuellement, une nouvelle tendance commence à se faire jour : l'égalité des genres occupe le devant de la scène. En effet, auparavant, l'épouse s'effaçait derrière son mari, et cela depuis la nuit des temps comme selon un ordre naturel. De là intervient Bourdieu¹⁰⁸ sur le concept de la violence symbolique qu'il définit ainsi :

- « La violence symbolique est cette forme particulière de contrainte qui ne peut s'exercer qu'avec la complicité active – ce qui ne veut pas dire consciente et volontaire — de ceux qui la subissent et qui ne sont déterminés que dans la mesure où ils se privent de la possibilité d'une liberté fondée sur la prise de conscience¹⁰⁹ ».

III- 1 – 2 - L'intranquillité indocéane : essais de définition.

Tout d'abord, le terme « intranquillité », néologisme qui pourrait dérouter les béotiens en littérature francophone de l'océan Indien, vient de la traduction du portugais « *desassossego* », signifiant « inquiétude, agitation, trouble ». Le terme désigne un manque de « *sossego* », « repos, tranquillité, calme, paix ». Fernando Pessoa¹¹⁰ donne au concept le sens de « trouble, anxiété, malaise, peine, décalage par rapport à la vie normale ». Le mot désigne ici la tension, représentée par les protagonistes, entre la volonté d'un avoir historique

¹⁰⁸ Pierre Bourdieu (1930-2002) est un sociologue français qui, à la fin de sa vie, devint, par son engagement public, l'un des acteurs principaux de la vie intellectuelle française. Sa pensée a exercé une influence considérable dans les sciences humaines et sociales, en particulier sur la sociologie française d'après-guerre. Sociologie du dévoilement, elle a fait l'objet de nombreuses critiques, qui lui reprochent en particulier une vision déterministe du social dont il se défendait.

Son œuvre sociologique est dominée par une analyse des mécanismes de reproduction des hiérarchies sociales. Bourdieu insiste sur l'importance des facteurs culturels et symboliques dans cette reproduction et critique le primat donné aux facteurs économiques dans les conceptions marxistes. Il entend souligner que la capacité des agents en position de domination à imposer leurs productions culturelles et symboliques joue un rôle essentiel dans la reproduction des rapports sociaux de domination. Ce que Pierre Bourdieu nomme la violence symbolique, qu'il définit comme la capacité à faire méconnaître l'arbitraire de ces productions symboliques, et donc à les faire admettre comme légitimes, est d'une importance majeure dans son analyse sociologique.

¹⁰⁹ Gérard Mauger, « 4. Sur la violence symbolique », in Hans-Peter Müller et Yves Sintomer *Pierre Bourdieu, théorie et pratique*, La Découverte, « Recherches », 2006 p. 84-100.

¹¹⁰ Ecrivain poète portugais (1888-1935), auteur de l'ouvrage *Le livre de l'intranquillité*, son œuvre le plus célèbre. Le livre de l'intranquillité est le journal que Pessoa a tenu pendant presque toute sa vie, en l'attribuant à un modeste employé de bureau de Lisbonne, Bernardo Soares. Sans ambition terrestre, mais affamé de grandeur spirituelle, réunissant esprit critique et imagination dérégulée, attentif aux formes et aux couleurs du monde extérieur mais aussi observateur de « l'infiniment petit de l'espace du dedans », Bernardo Soares, assume son "intranquillité" pour mieux la dépasser et, grâce à l'art, aller à l'extrémité de lui-même, à cette frontière de notre condition où les mystiques atteignent la plénitude « parce qu'ils sont vidés de tout le vide du monde ». Il se construit un univers personnel vertigineusement irréel, et pourtant plus vrai en un sens que le monde réel.

impossible et son repoussoir, le « mal » d'Histoire, à la fois désir et conscience d'un effort à faire vers cette Histoire écrite par d'autres¹¹¹ ».

« L'intranquillité est ainsi une énergie de la vibration accomplissant l'étrange autant que précieuse odyssée d'un esprit sans repos » selon Patrick Quillier.

Pour ce qui est de l'adjectif « indocéane », dérivé du nom « indocéanité », nous nous référons au mot d'Eileen Lokha¹¹², repris par Magali Nirina Marson. Le terme veut « [...] souligner l'existence d'une similitude entre les littératures australes, au-delà de leurs spécificités irréductibles, qui mettrait cependant moins l'accent sur l'influence de l'Inde que le terme “india-océanité”, utilisé par Vergès et Marimoutou dans *Amarres. Créolisations india-océanes*. Loin de vouloir désigner une culture spécifique — comme on évoque, par exemple, la culture antillaise, dont la créolité, malgré différents statuts et langues officielles, se retrouve dans toute la Caraïbe — “indOcéan (e)” signifie une identité des poétiques, problématiques et enjeux des champs littéraires de ces terres, traces de Lémurie dont le lien-mémoire et amnios est l'Océan Indien, “Le Grand Océan” qui détient le secret des origines. “Le O central du mot représente [...] la matrice, l'espace créateur, le vide médian, [où se] retrouve le mythe créateur qui rassemble l'océan et les terres qui le bordent, englobe la mère/mer et renvoie à l'absence/présence de la Lémurie primordiale¹¹³ ».

Malgré ses spécificités incontournables, la littérature francophone malgache est inséparable de celle de la Réunion ou de celle de Maurice et le champ littéraire de cette région de l'hémisphère sud occupe une place non négligeable dans les littératures dites francophones des Suds.

La dénomination “littérature mineure” (au sens propre du terme, non à celui traité par Félix Guattari) pour qualifier la production régionale va être infirmée par le choix de ces deux concepts : “violence, violence symbolique” et “intranquillité indocéane”, pour la caractériser.

En effet, comme nous l'avons annoncé un peu plus haut, qu'une nouvelle forme d'écriture voit le jour, en même temps que celle du roman de Michèle Rakotoson, pendant la deuxième République. Nous pouvons donc axer notre étude sur les similitudes concernant les caractéristiques des romans contemporains indocéans.

¹¹¹ Marson (Magali Nirina), « Les littératures "indocéanes" : laboratoire et paradigme du bricolage générique et de la création littéraire », *Loxias-Colloques*. Mis en ligne le 27 mai 2013. (Url : <http://revel.unice.fr/symposia/actel/index.html?id=430>).

¹¹² Ancienne présidente du CIEF (Conseil international d'études francophones), Eileen Lokha, Mauricienne, Canadienne, spécialiste des littératures francophones et elle-même écrivaine, en poste à l'université de Calgary.

¹¹³ Marson (Magali Nirina), *Ibid*,

III – 2 - Le style de Michèle Rakotoson.

Dans son article intitulé « Les littératures "indocéanes" : laboratoire et paradigme du bricolage générique et de la création littéraire », Magali Nirina Marson déclare que « les romans francophones australes présentent plusieurs ressemblances et correspondances. »

Il nous faut donc procéder au relevé de ces caractéristiques pour pouvoir les confronter au contenu de l'œuvre de Michèle Rakotoson, afin de corroborer que *Le Bain des reliques* appartient à ce groupe de littératures dites « indocéanes ».

Quelles sont alors ces caractéristiques de l'indocéanité ?

Nous pouvons relever, entre autres, le recours constant au genre autobiographique et aux quêtes, par les différents personnages mis en scène, de traces du passé : la figuration d'une mémoire insulaire lacunaire et blessée, la référence à des légendes, des mythes, des documents historiques, le tissage multiforme des références, la présence de l'« oraliture¹¹⁴ » (ou forme orale d'écriture), les « mélangues¹¹⁵ » (mélange de deux ou plusieurs langues dans un même espace discursif, les rencontres culturelles hétérogènes qui ont eu lieu sur la terre décrite.

On peut ajouter à cela :

- les retours constants qu'effectuent les récits dans le passé insulaire,
- la déconstruction et l'enchevêtrement des genres canoniques ; les transcriptions de récits oraux ; les trames des romans entrecoupées d'éclats de paroles insulaires issus de l'oralité ; le français qui se mêle, dans les textes, aux traces des langues maternelles des écrivains : en un mot, les réinventions ou mélanges génériques.

Et pour finir, le ressassement de la terre natale, la tension d'avoir une identité incomplète, une mémoire lacunaire.

III - 2 – 1 - L'analyse de la tension entre « la volonté de » et « la violence de ».

Michèle Rakotoson annonce, par la manière dont elle qualifie son ouvrage, un grand changement. Comment expliquer l'ajout de l'expression « roman malgache » dès la première de couverture ? Il s'agit d'une proclamation de la fierté nationale. Malgré sa situation d'exilée

¹¹⁴ Oraliture : une forme orale d'écriture.

¹¹⁵ Le « mélange » passe chez Monique Agénor, de La Réunion, par exemple, par un mélange des langues, mais aussi par un mélange de référents et des traces laissées par ces référents.

volontaire, loin de et en mal de son pays, l'écrivain veut montrer par là qu'elle n'a pas oublié sa patrie, personnage principal de son œuvre.

Par la publication du roman, et malgré le marasme économique, elle démontre que l'île regorge d'intellectuels, exilés, peut-être, mais qui ne désarment pas. Ces derniers ne restent pas insensibles et inactifs face à la situation qui prévaut dans le pays. En l'écrivant, ils la dénoncent et s'y opposent. Cette prise de responsabilité manifeste la ténacité de l'*intelligentsia* à contrer par tous les moyens la dictature en place.

Mais cela souligne aussi un manque de confiance de sa part, une peur du régime en place, qui a créé son statut d'exilée volontaire. L'auteure se rappelle la terre natale, elle imagine l'éden qu'elle a délaissé, mais qu'elle souhaiterait pouvoir, dès que l'occasion se présentera, retrouver et revivre.

Comme en miroir, une certaine instabilité psychologique bouleverse le personnage principal. Les questions fusent et se mélangent, dans le mental torturé de Ranja, ancien exilé, de retour en terre natale, aussi étranger à son île que s'il vivait à l'extérieur de celle-ci. Le texte s'attarde, comme dans ce passage, entre autres, nombreux dans le roman, sur son « Intranquillité » : sur la tension permanente qui l'habite ou encore son absence de paix intérieure qui en arrive à lui faire voir le sombre, autour de lui, comme à la loupe :

- « Et, tout au fond de lui, [s'attarde le texte,] les vieilles douleurs, les vieilles hantises se mirent à revivre. [...] son peuple, se tournait vers la mort, incapable de survivre, [...] peut-être tout simplement de crier, de hurler, de se battre. Quelles histoires de fantômes, d'ancêtres, de revenants, hantaient ces hommes et ces femmes qui marchaient le dos voûté, les yeux au sol, des zones d'ombre en guise de refuge ? Quelle angoisse, quelle terreur cultivée, entretenue, leur avait donné le réflexe de se tourner vers l'irrationnel, l'imaginaire, à chaque crise ? Car Ranja en était sûr, cette cérémonie-ci allait elle aussi conjurer la peur du lendemain¹¹⁶ ».

Nous ne pouvons pas non plus négliger le « silence », présent à de nombreuses reprises dans le roman. Les exemples de ce silence sont nombreux.

Nous pouvons citer, en vrac : le silence de la population qui subit sans pouvoir broncher la conjoncture qui leur fait violence quotidiennement ; le silence des victimes de la misère qui survivent, comme les enfants des rues cités plus haut ; le silence qui empêche Ranja de parler à ses supérieurs hiérarchiques de son insatisfaction devenue chronique, dès le début du roman, devant la réalité de sa tâche -ou plutôt de son absence de tâche-, à la télévision

¹¹⁶Michèle Rakotoson, *op. cit.*, p.17

nationale. Nous pouvons également évoquer le silence qui s'installe jusqu'à rompre toute possibilité de communication entre Ranja et son épouse.

Dans le Moyen-Ouest, c'est également au silence sur la conjoncture qui mine ce pan de désert découvert par Rija et son équipe, que ces nouveaux venus de la capitale se heurtent...

L'interprétation est plurielle : le silence peut être vu comme un rempart, pour faire abstraction de la misère dans laquelle, tous les jours, s'engouffre la population, qui la subit et ne peut que faire avec, en se taisant, donc.

Il symbolise également une force et une sagesse qui distinguent les êtres humains sensés des fous, vus comme ceux qui en arrivent à ne plus pouvoir se contrôler. Ranja pourrait en effet, comme n'importe qui d'autre, perdre pied, tant, comme le souligne dès le départ le texte, sa vie, son quotidien, lui deviennent insoutenables. Les premières pages s'attardent :

- « Le silence devient intenable. Pire. Il continuait à être inhumain, fou, avec ce hiatus permanent, cette contradiction : en bruit de fond, la ville, les voitures, les moteurs, et là, ce bâtiment où les parquets ne craquaient même plus¹¹⁷ ».

Le narrateur s'arrête également sur la tension à vif du personnage principal, qui en arrive à ne plus supporter des détails, tels que la vue d'un cafard ou d'une mouche bleue ; et effectue une sorte de « zoom » sur l'insecte :

- « Une mouche bleue se posa sur la table », note le jeune homme, qui se met à disséquer la scène : « Une grosse mouche bleue, bien grasse, bien luisante. Elle flaira la nappe, laissa une trace noirâtre, circula entre les morceaux de gâteau, bourdonna autour de la tasse de café. Enhardie par [...] mon silence [...], elle essaya de goûter de [m]on breuvage et voulut se hisser sur [m]on croissant, mais, d'un coup sec, [je] l'écrasa[i]¹¹⁸ ».

La tension intérieure du personnage semble se rapprocher étrangement d'une future crise psychotique. En poussant à peine plus loin, le narrateur pourrait ne plus maîtriser son agressivité et manifester son manque de quiétude mentale par des comportements bizarres. Dans ce paragraphe, il faut noter des verbes d'action conjugués au passé simple à l'intérieur de phrases courtes et simples. Par ses économies et ses précisions, elles frappent l'imagination du lecteur. Et le passé simple souligne le niveau de langue soutenu et donc la place que mérite

¹¹⁷ *Ibid.* p.31

¹¹⁸ *Le Bain des reliques, Ibid.*, p. 26.

Ranja face à l'insecte. Mais cela contraste aussi avec le geste très rapide qui connote un grand déséquilibre en lui.

Avec les passages :

- « Comment pouvait-on avoir aussi mal à la tête ? Il eut un geste pour se diriger vers le lavabo, chercher un verre d'eau et se souvint qu'il n'avait plus d'aspirine sur lui. "Rupture de stock", lui avait-on répondu à la pharmacie. Si au moins cette migraine s'arrêtait. Mais non, elle agissait d'une manière sourde et lancinante, lui vrillant la tête comme une tenaille. »¹¹⁹ ; et :
- « ""Vous serrez trop les dents, lui aurait dit son médecin, gare à l'ulcère. L'ulcère ? Comment supporter Hery ? Et Sahondra ?¹²⁰ », se demande le protagoniste.

Ranja nous est donc montré souffrant de maladies psychosomatiques qui entraînent, entre autres, des maux d'estomac. Le personnage est peint instable psychologiquement. Cette instabilité est surlignée dès le début même du roman, qui s'arrête sur l'hypersensibilité et l'hyperréactivité de Ranja ; sur ses associations d'idées, devant les détails de son entour, *a priori* minimes, mais devenus insupportables :

- « Dans la corbeille à papier posée à côté de lui, un gros cafard gigotait », note-t-il. Il se met ensuite à disséquer la scène :

- « un cafard énorme, tout mou, d'une espèce dont Antananarivo pouvait regorger. Les cafards pourront échapper à une catastrophe nucléaire, dit-on. À une catastrophe nucléaire, peut-être pas, mais à la politique d'assainissement du régime, sûrement ».

Le texte souligne ensuite :

« Ranja se surprit à sourire. Ce cafard-ci était particulièrement reluisant et gros.

“Le sous-préfet aux champs.”

Il eut envie de ricaner, puis se détourna, l'insecte lui, continuait, continuait à gigoter. Il allait se décider à l'écraser, quand, au fond du couloir, une porte grinça [...] ¹²¹ ».

L'auteur semble mettre en garde le lecteur, le prévenir du point de rupture auquel se trouve le personnage, de son agressivité croissante, qui prend corps et le dessus sur Ranja et sa bonne volonté dépassée. La fin du roman semble souligner, elle, que finalement, la violence (celle de l'île, multiforme, qui a imprégné le personnage ; celle, donc, intériorisée et réprimée

¹¹⁹ *Ibid.* p. 31.

¹²⁰ *Ibid.* p. 31.

¹²¹ *Le Bain des reliques, Ibid.* p. 14.

par Ranja) amènera le protagoniste à s'auto-détruire en faisant violence à des interdits, dans la région où se déroule la cérémonie du bain des reliques.

Cette violence du lieu natal, montrée comme s'insinuant dans le personnage depuis son arrivée, le consumant dès le départ du texte à petit feu, a donc appelé ; a attiré sur lui une autre forme de violence, plus forte que lui. Polymorphe, la violence régnant de différentes manières dans le pays, a remporté le combat que semble représenter son retour, en finissant par le tuer. Nous pourrions même dire qu'elle tend à apparaître comme le moteur ; voire au-delà, le personnage principal du roman de Michèle Rakotoson. Cette violence polymorphe est en effet l'élément qui finit par l'emporter, qui gagne, sur tout.

Rappelons-le... Tombé sous le charme d'une jeune femme, mystérieuse, Ranja succombe à la tentation. L'amant — ou plutôt le maître — de la jeune femme, qui n'est autre qu'Ondaty, le maître de la région, l'apprend. Ordre est donné à la foule de le lyncher. Ce qui a entraîné sa mort.

Ranja se retrouve donc poursuivi par plus fort que lui : par la population de cette région de l'île, totalement assujettie au chef des voleurs de bœufs. Par le biais de la foule, ce personnage va faire de Ranja un bouc émissaire, ici, à punir pour transgression d'interdit.

Peut-être aussi que via cette exhibition de violence crue, qui heurte par ses descriptions : son explosion sans fard au visage du lecteur, sous mille et une formes, Michèle Rakotoson tente, par ce « trop », de façon paradoxale, de transmettre un message de paix et une leçon à retenir pour la génération future : la nécessité de canaliser son agressivité afin que ce qui est mis en é-CRI-ture dans son texte ne puisse pas avoir lieu ?

L'auteure elle-même, rentrée dernièrement en terre natale, a décidé de renoncer à la violence qui imprégnait jusqu'alors ses romans précédents.

En effet, lors d'un entretien avec Virginie Andriamirado, dans « L'écriture est devenue ma patrie », l'écrivain revient sur son point de vue sur la violence, aujourd'hui. Elle a, souligne-t-elle, décidé de tourner la page, pour écrire sans cette violence qui, jusque-là, caractérisait son écriture. Michèle Rakotoson avance, souligne-t-elle, en âge ; et son rapport à la terre natale, à l'humain, à l'écriture par laquelle elle tente de transcrire son vécu, ses ressentis, a, souligne-t-elle, changé aussi.

Pour en revenir à Ranja et au *Bain des reliques* :

Malgré les différentes difficultés rencontrées avant le départ pour le Moyen-Ouest, le personnage principal reste sur sa volonté de partir, de quitter la ville et le confort de celle-ci, pour aller rencontrer des campagnards hostiles aux étrangers, qui ont pu lui être décrits. Cette insistance à quitter coûte que coûte la capitale pour effectuer son périple reflète l'envie de concrétiser l'idéal du jeune homme : vivre un rassemblement du pays natal via la rencontre vers l'Autre, celui de l'autre région. Le narrateur insiste sur cette volonté d'un rassemblement interethnique.

La rencontre de l'Autre est la base de l'interculturalité (ou « l'ensemble des relations et interactions entre des cultures différentes générées par des rencontres ou des confrontations qualifiées d'interculturelles. Impliquant des échanges réciproques, l'interculturalité est fondée sur le dialogue, le respect mutuel et le souci de préserver l'identité culturelle de chacun ».), concept qui valorise en même temps l'individu, la culture de son groupe donné et celle de toute la communauté.

Ce terme évoque le début d'une réconciliation nationale, sujet actuel au moment où Michel Rakotoson écrit *Le Bain des reliques* comme de nos jours ; et aussi bien décrié que réclamé, de part et d'autre de l'île, que représentent Ranja et ceux qui pensent comme lui ; et les autres, qui rejettent les étrangers, parce qu'issus de régions différentes, lorsqu'il parle de/ou se retrouve dans le Moyen-Ouest de l'île.

Pour le protagoniste de Michèle Rakotoson, les rivalités séculaires entre les *Sakalava* et les *Merina* peuvent et doivent être effacées. Le développement culturel économique du pays natal ne peut, soulignent ses pensées retranscrites en de nombreux passages du roman, commencer que par le rapprochement des enfants de l'île, sans exception. En témoigne son acceptation de tourner le film sur la cérémonie du bain des reliques, malgré son appréhension, face à l'accueil que peuvent lui réserver les natifs du lieu.

En outre, ce que Ranja envisage comme un retour aux sources — et non comme ce à quoi il se heurtera : la découverte d'un autre Madagascar, étranger — permettra au personnage, qui le souhaite de tout son être, de renouer avec le monde des traditions, délaissées depuis son départ de Madagascar. Oublier les us et coutumes de la terre-mère, pendant son exil volontaire, ses études à l'extérieur, signifie, pour lui, renier ses origines. Le tournage du film n'est donc qu'un prétexte pour une redécouverte des sources natives : donc pour se retrouver lui, en fait, au cœur de la terre malgache sienne, ancestrale.

Ce retour dans l'âme malgache apparaît au jeune réalisateur, idéaliste, comme la suite logique de son retour au pays. Aucune occasion ne se présentera, lorsque ce projet lui est proposé, avant longtemps, pour retrouver ses racines : ses sources.

Dans la vision de l'idéal de Ranja (porte-parole de l'aspiration de Michèle Rakotoson), lorsque les rapports avec la communauté d'origine sont positifs, l'absence de heurts permet le règne, davantage, de sérénité, de confiance ; ainsi qu'une perpétuation du « *fihavanana* » plus haut évoqué. Chaque individu apporterait alors, pourrait apporter sa pierre à l'édifice. Les structures sociales pourraient de fait, également, se rétablir dans l'ordre ; la cellule familiale ne peut plus éclater et la légendaire douceur de vivre malgache redevenir une réalité.

Nous parlions des littératures francophones : pour ce qui est du choix, par l'auteure, de la langue française pour dire la terre *malagasy*, cela manifeste, entre autres, le désir de s'ouvrir et d'ouvrir la terre natale en la disant au monde :

- aux lecteurs français (le roman est en effet écrit et publié en France) ;
- au public des îles voisines de Madagascar ;
- sur le continent africain francophone,
- et, au-delà, aux rives littéraires où se trouve un lectorat francophone.

Faire connaître son île à l'étranger à travers des œuvres littéraires constitue une arme efficace pour dénoncer les gabegies et la corruption d'un pouvoir dictatorial. En disant les maux dont souffre leur terre, les écrivains occupent ainsi, également, une place importante dans le développement culturel d'un pays, par le pouvoir des mots, du verbe : du « transmettre », donc, et du « découvrir ».

Dans ce cadre, si le roman commence dans le prologue par : - « Il était une fois le moyen-ouest de Madagascar. »¹²², cela peut certes, comme dans un conte, nous l'avons vu, être une invitation pour pénétrer dans le domaine de l'illusion et du merveilleux.

Mais cela peut également, dans le cadre qui est le nôtre, apparaître comme un moyen pour échapper à la censure. Le lecteur ne considérera pas les faits rapportés comme appartenant à la réalité.

Ce choix de déconstruire le genre canonique et de mélanger le roman avec le conte ne se rencontre pas dans la littérature traditionnelle. Dès les années 80, les auteurs dans les pays

¹²² *Le Bain des reliques, Ibid. p.7.*

du Sud osent déjà introduire des réformes en littérature comme le note Jean-Louis Joubert¹²³, cité plus tôt.

Beaucoup d'expressions, des phrases entières en malgache parsèment le roman en langue française. Elles sont souvent suivies d'une traduction. Ces inclusions interviennent comme pour signaler un français ne suffisant pas, pour exprimer convenablement les sentiments des personnages :

- *Andafy*¹²⁴ désigne un lieu précis pour les Malgaches : c'est la France. Mais après, la conception de ce terme a évolué pour nommer les pays hors de Madagascar. Ici, le passage qui suit le terme : « le pays des Blancs là-bas » traduit selon l'auteur le vocable inséré par l'auteur dans son texte. Il faut ainsi six mots pour l'équivalent en français comme pour, implicitement, déclarer la richesse du malgache. D'ailleurs, « *an* » est une préposition qui introduit un rapport de lieu que l'on peut traduire par « à » ou « en » « *Andafy* » connote également tout pays étranger, au-delà des mers.

De même avec le terme *Andevo*. L'auteure a rédigé tout un paragraphe pour l'expliquer. Une traduction suit tout de suite après : « fils d'esclave », mais Michèle Rakotoson y a ajouté d'autres explications suivies d'interrogations :

- « "*Andevo*, fils d'esclave", répondaient les bonnes consciences. Trop facile, c'était vraiment trop facile de se dédouaner ainsi. *Andevo*, des hommes et des femmes réduits à l'esclavage ? *Andevo*, ceux réduits à l'état de paria ? Paysans sans terres ? Métayers dépouillés des quelques arpents qu'ils possédaient ? Et quels noms d'oiseau pour ceux qui avaient eu le malheur de naître un peu plus foncés, un peu plus frisés ? *Andevo*, *Zily Kely* ?¹²⁵ », s'écrie le texte.

Le terme en malgache déjà, suscite la curiosité, pour un lecteur étranger. Doubé d'anaphore, l'étrangeté et l'expression de la colère, de la haine s'amplifient pour marquer la désapprobation.

Il est à noter que lorsque Michèle Rakotoson a débarqué en France, le Front National de Jean Marie Le Pen commençait à prendre de l'ampleur. Elle est donc arrivée dans un pays

¹²³ Jean-Louis Joubert, « Nouvelles écritures dans l'océan Indien ? » in *L'océan Indien dans les littératures francophones*, Issur & Hookoomsing, 2001, p. 113.

¹²⁴ Michèle Rakotoson, *op.cit.*, p.7.

¹²⁵ *Ibid.* p. 21.

où les étrangers étaient assez mal vus par une frange de la population. Ses appréhensions peuvent être vues comme transposées dans les ressentis de Ranja dans le récit. À la différence près qu'être victime de racisme et d'exclusion dans son propre pays est doublement plus violent que de se sentir rejeté par l'ailleurs. Cela remet en cause le rapport du protagoniste à la terre natale, à lui-même ; ça l'amène à s'interroger sur le bien-fondé de son identité.

Ce divorce avec son entour, que nous avons souligné plusieurs fois, entraîne chez le protagoniste un malaise, doublé d'un sentiment de révolte, de rage impuissante et surtout d'incompréhension.

D'autres passages du roman, comme :

- « *Eyah ! Eyah ! Tonga zanaharinay e, tonga zahay a !* Et nous sommes là, dieux, nous sommes là ! »

« *Aomby e, aomby e ! [...]*

Aombin'ondaty e, aombin'ondaty ! Les bœufs de l'homme, les bœufs de l'homme !
[...]

« *Ondaty, ondaty ! [...]*

Aomby e, aomby ! [...]

*Vonoy, vonoy ! Tuez-le, tuez-le ! [...]*¹²⁶ »,

sont écrits en malgache uniquement, comme pour rester dans l'intimité, loin des regards des profanes.

D'autres sont traduits, facilitant la compréhension.

La langue d'écriture est délibérément choisie par l'auteure. La langue instaure la censure elle-même, comme si l'auteure aussi semble vouloir appliquer l'exclusion de l'Autre. Mais il est également et peut-être surtout plus plausible d'envisager qu'elle veut garder l'authenticité de l'incantation pour introduire le lecteur dans un monde différent, pour dire en langue native les sonorités malgaches ; et signaler l'impossibilité de traduire l'espace-temps, les actions décrites, autrement que dans la langue de la terre où se déroule l'action.

La manière d'écrire de Michèle Rakotoson semble donc provoquer la littérature française qui longtemps, n'a accepté qu'une « langue pure », et refusé de reconnaître les ouvrages venant des pays francophones du Sud.

¹²⁶ *Ibid.* pp. 97-100.

’
Nous connaissons bien la glottopolitique de la France et le rôle de l’Académie française lorsqu’il s’agit de défendre le français : même le changement de l’orthographe a posé d’énormes problèmes avant d’être accepté.

Cependant, en juin 2012, l’Académie française a remis à l’auteur malgache la « Grande médaille de la francophonie » pour l’ensemble de son œuvre.

Cette récompense obtenue par Michèle Rakotoson est le couronnement des efforts qu’elle a entrepris, dans le domaine de la littérature.

Mais il est nécessaire de mettre en relief aussi, à l’intérieur de son récit, d’autres actes de second plan peut-être, mais qui sont de véritables devoirs citoyens vis-à-vis de ses compatriotes :

Les forces de l’ordre, bien qu’elles n’apparaissent pas souvent, occupent un rôle majeur dans le roman. Elles sont responsables de la sécurité de la population, mais elles se rangent du côté des dictateurs et sèment la terreur à la campagne comme dans le passage :

- « Soixante-quinze morts, avait dit Hery Rajaona à Antananarivo, l’armée avait tiré sur les villageois qui venaient réclamer leurs zébus volés¹²⁷ » ; ou dans celui-ci :
- « Seuls les gendarmes viennent nous voir, ainsi que les collecteurs d’impôts. Et ces mêmes gendarmes viennent nous dire que nos zébus partent à Andafy par bateau. En avez-vous entendu parler ? Avez-vous entendu parler de ces bateaux qui emmènent nos zébus et tuent nos fils ?¹²⁸ ».

Les abus perpétrés par l’armée ne peuvent que heurter le lecteur : ce que vise la dénonciation, son langage cru -véritable électrochoc qui veut provoquer son lectorat-, de l’auteur.

Le fait que sa terre natale ne soit pas, au moment où elle écrit *Le Bain des reliques*, entre autres textes qui sont des réquisitoires contre la conjoncture qui détruit l’île n’a en rien découragée cet auteur engagé de dire.

D’autres réalités sont également décriées, comme la destruction de la terre natale, par l’érosion : de la nature de celle-ci, par l’érosion :

¹²⁷ Michèle Rakotoson, *Ibid.*, p. 103.

¹²⁸ *Ibid.* p. 83.

- « Le paysage défilait aride et nu. La sécheresse avait fait son œuvre : baobabs défeuillés, cactus décharnés et végétation clairsemée. La latérite rendait la terre rouge, comme rouge de sang, rouge de cris, rouge de larmes.¹²⁹ »

La protection de l'environnement n'est pas une invention récente pour obtenir des subventions faramineuses comme la communauté internationale le fait actuellement. Le texte de Michèle Rakotoson signale le fait que, traditionnellement relié étroitement à la nature, vue comme une mère, les citoyens de l'île, dont la préoccupation majeure, vitale, est la survie au jour le jour, ne peuvent plus penser à ce lien traditionnel ; encore moins à la sauvegarde d'un environnement que les structures étatiques délaissent, comme décrit tout le long des pages décrivant ce pan de Moyen Ouest comme un désert mortifère.

Et en tant que chrétienne protestante, à travers les descriptions de la cérémonie évoquant les incantations des ancêtres que dévoile le personnage au lecteur, l'auteure semble critiquer, indirectement, les cultes païens qui sont considérés comme causes de la pauvreté de la masse paysanne. En effet, la population du Moyen-Ouest où se déroule le bain des reliques royales, est décrite dépensant, durant une semaine entière, une véritable fortune alors que la pauvreté règne, que les zébus sont abattus sans ménagement, sans parler de ce que les brigands ont volé depuis plusieurs années.

Cette allusion au culte traditionnel pour lequel l'argent, rare, est dépensé sans compter, apparaît également comme infaillible pour se jouer de la censure qui sévit en terre natale.

Un autre exemple de jeu de la fiction avec la censure, est l'évocation, devant Ranja incrédule, des meurtres des villageois de Belamoty, dont personne, dans l'île, n'a entendu parler :

- « Es-tu au courant de l'histoire de Belamoty ? », demande-t-on au cinéaste, qui répond :
- « Belamoty ? »
- « Oui, les soixante-quinze morts de Belamoty ? »

Soixante-quinze morts à Belamoty ? Et lui, Ranja, allait filmer dans la région, et c'était lui que Kandreho était venu voir, sans rien lui dire de la situation ?¹³⁰ », constate avec effarement le protagoniste.

¹²⁹ *Le Bain des reliques, Ibid.* p. 71.

¹³⁰ Michèle Rakotoson, *Ibid.*, p. 33.

Ce retour au pays et dans cette région particulière permet donc au personnage principal, de constater de visu et de dire au lecteur les réalités méconnues hors frontières de l'île ; inconnues, même, sur l'île, hors de la région décrite. Il vit au quotidien ce qu'endure la population en général, qui est tu ; et le montre.

À travers son anti-héros, l'auteure apparaît donc comme prenant position contre ce qu'elle déplore : ce à propos de quoi elle souhaite conscientiser les lecteurs, comme, donc, la destruction du paysage malgache telle qu'elle la décrit le long de la route nationale, en en faisant un signe, montrant le rôle joué par les responsables politiques contemporains de son texte, dans le désastre évoqué.

Écologiste affirmée, le proclamant au cours d'interviews¹³¹, Michèle Rakotoson intervient ainsi, via son personnage, pour tenter d'initier une réflexion du lectorat sur la mauvaise gestion manifeste du patrimoine, lors du mandat de la République démocratique et révolutionnaire. Le dysfonctionnement des structures étatiques, sociétales ; et la violence, semblent être ce qui y fonctionne le mieux, voire ce qui y règne, en maître absolu.

Si l'on récapitule :

- Dans le Moyen-Ouest, les compatriotes de Ranja lui répondent par des rejets cinglants lorsqu'il tente de se rapprocher d'eux.
- La frange de la population qui collabore avec Ondaty (le chef des voleurs de zébus, donc, dont les villageois ont une peur bleue et dont le pouvoir a pris le dessus sur celui des régnants légitimes traditionnels) refuse l'étranger, son intervention, comme elle rejette également le pouvoir central représenté par Kandreho, le roi légitime. Ils s'accrochent, clament haut et fort leur catégorie sociale «*Andevo*» tout en défiant Ranja, venu, lui des Hauts-plateaux, donc région qui a, historiquement, fait de leurs pères des esclaves.
- Comme les partisans d'Ondaty ne se cachent pas, les différents tenants du pouvoir étatique évoqué sont mis en scène ne se gênant absolument pas pour étaler leurs richesses, face à ceux qui vivent dans le dénuement. Ils continuent, signale le texte de Michèle Rakotoson, d'appauvrir le peuple au nom de la révolution démocratique. Les trafiquants en tout genre ont été cités plus haut et demeurent impunis, ne cessant

¹³¹ Propos recueillis au bureau de Radio France Internationale, Paris, le 20 juin 2002, Entretien avec Michèle Rakotoson

d'exploiter les plus faibles sans se soucier des impacts dans la société malgache en dérive...

Le peuple mis en scène apparaît donc comme dans une jungle, où la règle est de se démener pour essayer de survivre.

Celui qui ne respecte pas les nouvelles règles instaurées par les caïds est puni en subissant des mutilations, comme *Zily Kely*...

Ranja, étranger dans son propre pays donc, le devient doublement dans cette région du Moyen-Ouest où, issu des Hauts-plateaux, il a également transgressé l'interdit le plus conséquent fixé par Ondaty, chef omnipotent du lieu, avant, qui plus est, la cérémonie sacrée du bain des reliques. Cette triple faute en fera le bouc émissaire idéal, poursuivi par une foule furieuse pour subir la justice populaire, seul moyen d'expression de cette dernière.

À la fin du roman, quelques remarques peuvent néanmoins être faites :

Le « *trou* »¹³² dans lequel est tombé Ranja peut être considéré comme un refuge où il demeurera désormais, comme dans une sorte de caverne utérine, en paix, en sécurité. Cette mort peut également, si l'on veut souligner quelques points relativement positifs, dans cette tragédie, apparaître, selon la tradition ancestrale malgache, comme le seul moyen permettant au fils de l'île de retrouver ses ancêtres. Sous cet angle, c'est un vrai retour aux sources, déroutant, certes, mais radical, qui est accompli.

Un sacrifice doit également être accompli, durant cette cérémonie. Il est alors possible d'évoquer la mort de Ranja comme remplaçant pour les ancêtres, le sang du zébu sacré devrait couler. La mort de Ranja peut donc apparaître comme un don de soi de l'anti-héros désabusé, qui avait coupé tout lien important (son mariage notamment), avant cet aller sans retour dans la région du bain des reliques. Sa mort peut se donner à lire comme une mort rédemptrice. Même si l'échec du héros était prévisible au début, un autre fait inattendu annonce une « fin heureuse » comme dans un conte. En évoquant, après le sacrifice de Ranja, la promesse d'Ondaty, dont le charme a causé la perte du cinéaste tananarivien, le texte souligne :

- « Elle reprit le chant de l'instrument, en regardant celui qui arrivait, celui qui était son fiancé, qui avait droit sur elle, Ondaty. Elle le regarda, sans dire un mot, puis se leva et recouvrit sa tête de son pagne, en signe de deuil. [...] Ils tapèrent du pied en signe de deuil. [...]»¹³³.

¹³² Michèle Rakotoson, *op. cit.*, p. 140.

¹³³ *Ibid.* pp.140-141.

La jeune femme, qui semble toujours amoureuse de Ranja, affiche en effet, tenant ainsi tête à Ondaty le puissant, son deuil, et devance par-là l'assistance.

La mort de Ranja fait de l'anti-héros premier un héros, qui rassemble ainsi toute la communauté. Sous cet angle, Ranja n'a pas failli à sa mission. Son sacrifice ramène l'espoir à tout un peuple, qui se ré-unit après la disparition de celui qui a déclenché les événements. Cette scène, où les pieds martèlent le sol, ressemble à un « réveil » commun.

Le texte poursuit :

- « Et lentement, très lentement, elle rejoignit le fleuve.

Et lentement, très lentement, sur le rythme de son départ, ils tapèrent du pied le sol, ceux qui l'avait accompagnée¹³⁴ ».

Dans cet extrait, l'épizeux « Et lentement, très lentement » insiste sur le déplacement cadencé et la nonchalance de la jeune fille endeuillée, qui tendent à apparaître comme un rite qui accompagne le sacrifié dans son trajet vers ses ancêtres. Cette scène contraste avec la violence évoquée tout au long du roman. La direction prise vers l'eau, purificatrice, rappelle aux lecteurs « la fille des eaux » omniprésente dans les légendes de l'île.

Nous pouvons rappeler l'histoire de *Ranoro* « *Zazavavindrano* » -Fille de l'Eau- et d'*Andriambodilova* qui se sont mariés, et qui eurent beaucoup d'enfants qui vécurent heureux du temps des « *Vazimba* », ancêtres des Malgaches. Seulement, *Andriambodilova* n'a pas tenu sa promesse de ne pas prononcer le mot *sel* devant sa jolie épouse. *Ranoro* retourna au fond de l'eau. D'où le village d'*Andranoro* à *Ambohimanarina* : l'oralité de l'île a souvent pour personnage une jeune femme...

Pour ce personnage surnaturel, il s'agit aussi d'un retour aux sources : un retour dans l'eau qui rejoindra la mer ou *rano masina*, la mer ou « eau salée, sacrée », pour retrouver les siens.

La vie semble donc, dans une logique traditionnelle, reprendre son cours normal.

Lors de son entretien avec Pascaline Perraudin, l'auteure souligne qu' :

¹³⁴ *Ibid.* pp. 140-141.

- « [I]l a un double Ranja, et c'est Rija (qui a presque le même nom). Et alors que Ranja est mort, Rija a pris sa caméra et il a filmé sans faire de commentaires. Donc [...] la mort de Ranja c'est la vie de Rija, qui a compris qu'il n'avait de leçon à donner à personne, et qu'il avait tout à recevoir, et à prendre, et à écouter. »¹³⁵

III – 2 – 2 - Michèle Rakotoson, précurseur de l'écriture de la violence, une nouvelle forme d'écriture de la littérature francophone indocéane.

Après la révolution de 1972, la société malgache a connu un grand changement tant sur le plan politique, économique que social. Bien que ces trois volets soient inséparables dans la vie d'une nation, c'est la littérature francophone qui intéresse l'étude à mener dans cette dernière partie du mémoire. Il est encore important de préciser que le travail concerne exclusivement le roman.

Comme annoncé plus haut, la société malgache a subi beaucoup de bouleversements. L'écrivain, qui vit dans cette société en pleine mutation, emploie des termes et des expressions très forts comme « horreur », « misère », p.20 « [...] Antananarivo étalait sa crasse et ses culs-de-jatte » p.23, « Une bâtisse crépie par la salive, la morve et l'urine de tous les clochards, chômeurs et autres retraités, jeunes et vieux... » p.23, « [...] la misère avait la puanteur des cadavres et des déjections, la déliquescence des décharges » p.75 tentant ainsi de livrer ses réflexions sur « l'évolution de Madagascar, les transformations chaotiques d'une société, la désagrégation des valeurs anciennes, les résurgences de modèles sociaux ou moraux revenant d'un lointain passé »¹³⁶, dans le roman.

Effectivement, ce genre littéraire permet aux auteurs de se livrer à différentes analyses.

« Les romans de Michèle Rakotoson semblent être bien placés pour annoncer un renouveau de la littérature malgache en français »¹³⁷, note Jean-Louis Joubert.

D'abord, l'auteure, professeur de lettres malgaches, ose s'aventurer dans la publication d'un roman en français, à l'époque où la revendication de la malgachisation de l'enseignement battait son plein. Rares sont les écrivains qui osent se lancer dans de telles entreprises. Et comme c'est une personnalité qui refuse toute forme de restriction, elle fait figure de chef de

¹³⁵ Entretien avec Michèle Rakotoson par Pascaline Perraudin. Propos recueillis au bureau de « Radio France Internationale ».

¹³⁶ Jean-Louis Joubert, *Histoire littéraire de la francophonie, Littératures de l'Océan Indien*, Edicef/Aupelf, 1991 p. 91.

¹³⁷ *Ibid.* p. 91

file, suivie par « d'autres auteurs malgaches tels Patrick Iharilanto Andriamangatiana, Tsilavina Ralaindimby, primés par Radio France Internationale¹³⁸. »

Michèle Rakotoson dénonce tout ce qui provoque la déstabilisation de la société et souhaite y faire bouger les lignes.

Elle introduit ainsi dans *Le Bain des reliques* des scènes d'amour que l'on ne peut pas rencontrer dans les romans en malgache, comme celle-ci, que nous retranscrivons à dessein pour en montrer le réalisme et les détails, indécents, inconcevables donc, dans un roman malgache :

- « Dieu...

C'est à ce moment-là qu'elle s'approcha de lui.

- Viens !

Ses mains étaient douces sous les siennes, avec bizarrement un cal aux phalanges, qui se frottèrent à ses doigts. Elle gardait les yeux obstinément baissés, et son souffle se faisait haletant.

Et, contre lui, elle se pressa, tout en l'entraînant loin, hors de la foule. Et il la garda sur lui, sur sa poitrine, jusqu'à en avoir mal. Il fut écouté de ses gestes, de sa respiration. Il laissa son corps se mouvoir contre le sien, à la recherche de tous ses frémissements. Il se laissa devenir chaleur. De son crâne à ses reins, un frisson le fit onduler, il mêla sa bouche à la sienne, sa langue, sa salive. De plus en plus profondément. Il agrippa sa tête, ses cheveux, sa nuque, pour entrer en elle, devenir elle. Et sous ses doigts, il sentit son sexe, sa chaleur, cette moiteur légère qui était sa sueur, et, près de lui, il entendit sa voix, sentit ses seins se durcir sous sa main, ses lèvres se perdre sur son corps, sur sa poitrine, ses bras, son ventre.

- Viens, lui répéta-t-elle.

Et en elle il se perdit enfin, dans la douceur infinie du sexe qui le happa, qui, lentement, impérieusement, le berça. Et en elle il chercha la chaleur, qui lentement fit durcir son sexe, encore plus, de plus en plus le soulevant comme une houle, le forçant à le suivre, elle, qui criait et s'agrippait à lui, en lui. Il sentit les bouts de ses mains sur les siens, sa langue et sa bouche sur les siennes et le souffle haletant qui fut le rythme de son sexe, en elle, sur elle.

Les cris qu'elle poussait devenaient réguliers eux aussi, tandis le brasier s'allumait, devenait incandescence, houle, vague, mer.

¹³⁸ Ibid. p. 92.

- *Viens, lui cria-t-elle une dernière fois.*

Et il fut boule de feu, explosion¹³⁹ ».

Ce passage assez long évoque bien la volonté de changer les choses, quitte à secouer les interdits et le lectorat natif, de Michèle Rakotoson, par rapport à ses prédécesseurs.

Son statut de femme, la religion protestante qu'elle pratique, ne lui permettent en aucun cas d'écrire pareille scène. Cependant le choix de la langue française lui facilite la description très détaillée que personne n'oserait réaliser en malgache. L'auteure peut être qualifiée d'écrivaine de la rupture. N'est-ce pas qu'elle transgresse aussi les interdits en vigueur dans la littérature malgache francophone ? La transgression ici est essentielle pour pouvoir faire évoluer et faire naître une nouvelle forme d'expression dans la littérature malgache.

De même lorsque l'auteur relate la mise à mort de Ranja, Le texte s'attarde sur de minutieux détails :

- « Tout son corps se révoltait. Il était terreur, néant, abîme. L'obscurité autour de lui l'étouffait. Son souffle se faisait court, comme si les tenailles qui l'entouraient étaient maintenant en lui. Des crochets fouillaient son ventre, sa poitrine¹⁴⁰. »

Le lecteur peut ressentir la souffrance par le choix des termes utilisés dans la description : « les tenailles », « les crochets », « fouillaient ». « Le halètement du zébu agonisant lui revient en mémoire », souligne le passage « : lui aussi allait hoqueter, son sang aussi allait gicler, inonder la terre de son odeur fade et de sa tiédeur. Et sa mort donnerait un sens au rituel. Un moment encore, il se débattit, pensa à l'absurde, à l'irrationnel. Refusa ce qui allait lui arriver, le néant, la douleur, la fin¹⁴¹ ».

Ranja s'identifie donc au zébu qu'on a sacrifié. L'atrocité de la mort est vécue par le personnage, mais le lecteur aussi se met dans la peau du jeune homme. Et les auteurs de la littérature francophone de l'Océan Indien ont emboîté le pas, dans ce « dire » de la violence crue. Jean-Luc Raharimanana est même allé très loin pour être qualifié de « *l'écrivain de l'insoutenable*¹⁴² ». Il cherche à montrer la violence. Et Serge Meitinger, dans son article « Écriture de la violence, violence de l'écriture » écrit :

¹³⁹ *Ibid.* pp. 118-119.

¹⁴⁰ Michèle Rakotoson, *Ibid.* p.138

¹⁴¹ *Ibid.* p. 139

¹⁴² « Nouvelles écritures dans l'Océan Indien ? », *L'Océan Indien dans les littératures francophones, op. cit.*, p. 119.

- « Le parti adopté par [...] Jean Luc Raharimanana, est, nous semble-t-il, plutôt que de seulement la dire, de montrer la violence. C'est faire venir un affect à l'état presque pur et dont le premier effet est de traumatiser [...]. Il s'agit bien de mettre le lecteur en état de choc. »¹⁴³

Dans *Le Bain des reliques*, Michèle Rakotoson inaugure donc plusieurs approches des réalités quotidiennes et plusieurs thèmes que les auteurs écrivains des autres îles entendent poursuivre. Le goût de la liberté est partagé par la région, la mer n'est pas considérée comme une limite, mais tout au contraire un moyen de rassemblement et d'ouverture. Michèle Rakotoson a déjà avoué qu'elle avait besoin de partir, l'île ne lui suffisait plus. Et c'est sur sa terre d'accueil, qu'elle a produit la plupart de ses textes, sans s'éloigner de Madagascar.

L'Océan Indien a donc vu naître une littérature de rupture. Cette naissance s'effectue dans le cadre de la lutte contre le colonialisme et le néocolonialisme, puis contre les pouvoirs dictatoriaux. Beaucoup de passages figurant dans le roman illustrent bien cette dimension « engagée contre », comme ce passage, véritable réquisitoire contre le régime en place lors de la rédaction du texte qui nous occupe :

- « *Le régime colonial avait interdit toute utopie aux pays sous dominance. Et pour contrôler, canaliser, étiqueter, banaliser, avait reproduit à l'infini bureaux et bureaucrates. [...]*
L'indépendance hérita des clones[, poursuit le narrateur, en développant :]
Démultipliés, hiérarchisés, conscientisés. Subtile alchimie administrative. À base de signatures, de dérogations, de passe-droits. La révolution sophistiqua le système. N'innove pas qui veut. Il fallait faire travailler les chômeurs. À défaut d'industries improbables, il y eut les cagibis. Pour tout projet, il fallait en passer par les fourches caudines des fonctionnaires. Ranja accepta les règles. Et multiplia démarches, paperasses et tampons. »¹⁴⁴

Nous tenons en passant à souligner que ce passage renferme de nombreuses énumérations sous forme de verbes à l'infinitif, de participes adjectifs, de compléments de noms et des noms communs sans déterminants : « *contrôler, canaliser, étiqueter, banaliser* » ou encore

¹⁴³ Serge Meitinger, *Écriture de la violence, violence de l'écriture chez trois écrivains malgaches francophones*, 2004 (disponible sur le site www.lrdb.fr, mis en ligne en mars 2008 et consulté le 21 septembre 2014).

¹⁴⁴ Michèle Rakotoson, *Ibid.*, p.41

« Démultipliés, hiérarchisés, conscientisés », « [...] de signatures, de dérogations, de passe-droits », et enfin « démarches, paperasses et tampons ». Cela dans un souci certain de montrer la lourdeur administrative de cette époque.

Les auteurs comme Michèle Rakotoson voulaient donc rompre avec toute forme de dominations, contre toute soumission au « régime dictatorial qui donne naissance à des gens mort-nés. Ce sont des gens que les dictatures empêchent d'aimer, empêchent de s'épanouir, empêchent de devenir adultes. »¹⁴⁵

Pour notre écrivain, « la culture malgache [...] est une culture du silence, du non-dit et du double sens. [...] un Malgache[, souligne-t-elle,] ne prend la parole en public qu'à cinquante ans et, jusqu'à cinquante ans, il apprend à écouter et à interpréter. »¹⁴⁶

Or, dans la littérature de l'Océan Indien, les écrivains, Michèle Rakotoson parmi l'une des premières donc, insistent sur la rupture avec le monde du silence. Il est important de s'arrêter sur ce point : pour les Malgaches, ne pas prendre la parole ne signifie pas absence de droit à la parole. C'est un apprentissage pour mieux maîtriser la prise de parole. D'ailleurs, les rôles sont partagés : les jeunes s'occupent de soulever et d'emporter les lourdes charges, tandis que les plus âgés, plus expérimentés, représentent la famille lors d'une réunion en public en prenant la parole. La rupture avec le silence signifie alors le refus de l'interdiction de s'exprimer, car chaque individu peut défendre son opinion sur un fait donné.

Les îles de l'Océan Indien, également, entretiennent un lien malgré la séparation par la mer. Les habitants croient en l'existence d'un lieu commun : *la Lémurie*¹⁴⁷. L'origine des habitants de ces petites îles semble être identifiée pour ne plus poser de conflits. Les îliens acceptent l'unité dans la diversité. Et les romans prétendent tous conserver des traces de ces diversités ; les échanges se multiplient, les langues laissent transparaitre des liens étroits permettant alors un lien de fraternité encore plus solide grâce au mythe de la Lémurie.

¹⁴⁵ Propos recueillis au bureau de « Radio France Internationale », Paris, le 20 juin 2002, Entretien avec Michèle Rakotoson.

¹⁴⁶ *Ibid.*

¹⁴⁷ Un continent mythique considéré comme origine des peuples. Ce mythe, c'est celui de la Lémurie, continent originel qui aurait regroupé toutes les îles de l'Océan Indien, et dont les Lémuriens de Madagascar seraient les vestiges (on a donné ce nom à ces animaux en référence aux lémures, qui étaient dans l'Antiquité latine les ombres des morts revenant la nuit sous forme d'animaux pour tourmenter les vivants). N° 7 - Constellations francophones, Version PDF, Les Littératures francophones de l'Océan Indien : problématiques et enjeux, Bertrand MARQUER

Il faut noter l'apparition de termes malgaches dans le roman, surtout lorsque l'interlocuteur insulte : « *Mavo ranjo, borizano* », « *Ambaniandro* »¹⁴⁸ ; ou, lorsque le personnage est en danger de mort, ressurgissent alors des termes comme « *Neny, hurla-t-il, Neny! Mère!* »¹⁴⁹, pour rappeler la mère protectrice, vers qui se tourner dans un univers menaçant. Comme le dit Dominique Ranaivoson : « *naît donc pour l'auteur la nécessité de traduire dans la langue de l'écriture une psychologie vécue tout d'abord en malgache, son œuvre ayant pour objet l'analyse de l'affectivité des personnages.* »¹⁵⁰

Le personnage se rappelle rapidement sa mère, son enfance, et donc sa langue maternelle pour exprimer son angoisse, ou sa peur, comme pour dire que cette langue maternelle ne pourrait jamais être séparée de l'individu parce qu'elle forme un tout indissociable avec l'individu. La langue, donc, c'est lui-même ; la langue, c'est l'identité. Cette angoisse du personnage rappelle également l'intranquillité indocéane. La mer toujours en mouvement suggère une instabilité au niveau régional. Ce mouvement continu semble entraîner des vagues de changement au sein de la littérature francophone indocéane.

Entre autres l'adoption du créole, l'introduction de termes ne figurant même pas dans le dictionnaire français. De même, en ce qui concerne le genre littéraire, l'adjectif « malgache », déjà évoqué au tout début semble conforter l'idée que le contenu diffère du roman habituel, classique, à la manière des Malgaches.

Parmi les thèmes, celui qui revient le plus souvent dans ce roman de Michèle Rakotoson est l'esclavage, racine commune aux terres indocéanes. L'écrivain semble souffrir de cette blessure de l'esclavage. À travers le roman, Ondaty traite Ranja d'esclave pourtant il n'en est pas un. Plus d'un pourrait être choqué par la réaction de la foule poursuivant Ranja pour en faire la litière des ancêtres. Cette justice populaire devenue courante actuellement ne devrait plus exister, elle est condamnée, mais quand la justice ne défend plus les faibles, alors ces derniers se prennent en charge pour se défendre. Le fait dépasse les frontières des îles de l'Océan Indien et peut s'étendre dans les pays sous-développés.

- « *La vocation éternelle de l'écriture est de se révolter contre l'état du monde et contre la condition humaine* », souligne François Dijoux, réunionnais¹⁵¹.

La dénonciation des injustices, de l'individualisme, et de l'égoïsme, enclenchée par Michèle Rakotoson semble faire tache d'huile et servir de modèle aux générations futures.

¹⁴⁸ Michèle Rakotoson, *op.cit.* p. 135

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 139

¹⁵⁰ Dominique Ranaivoson, « Le sens du surgissement de la langue maternelle dans le texte francophone : l'exemple des romans malgaches de Michèle Rakotoson » in *Mots pluriels* numéro 23, Mars 2003. Url : <http://www.arts.uwa.edu.au/MotsPluriels/MP2303dr.html>.

¹⁵¹ François Dijoux, *Des littératures de rupture*, La Réunion.

Pour le cas de Madagascar en particulier, la situation diffère de celle des femmes africaines surtout. À Madagascar, la femme, certes, occupe un rang inférieur par rapport à l'homme. Force est pourtant de constater que les écrivaines, depuis la révolution socialiste malgache, s'épanouissent favorablement. Et dans les îles voisines, il en est de même. On peut déclarer que Michèle Rakotoson figure parmi les rares femmes qui osent dénoncer à travers le roman les injustices vécues par ses compatriotes. D'après son aveu, elle répond par la violence dans ses écrits à ce qui est violent dans la manière de diriger la nation. C'est de sa révolte qu'est née l'écriture du *Bain des reliques*.

Pour ce qui est de la quête identitaire, dans la littérature indocéane, elle occupe une place importante, vu le statut d'exilé de certains auteurs ayant quitté leur terre natale. Mais les natifs qui restent au pays non plus ne se sentent pas en sécurité lorsqu'ils pensent à l'esclavage subi par leurs ancêtres, les déplacements forcés pour aller travailler dans les champs de canne à sucre.

Dans le roman de Michèle Rakotoson, le fait de mentionner, dans ce passage, que :

- « *Ranakombe*¹⁵², le gros oiseau porteur de vie, était maintenant avec eux et se déplaçait sur sa jambe unique, imposant et majestueux. »¹⁵³,

rappelle au lecteur la présence des anciens habitants des Hauts Plateaux, les *Vazimba* et l'existence du mythe de la création d'*Iboniamasiboniamanoro*.¹⁵⁴.

Les *Vazimba* sont redoutés par leur pouvoir dans l'imaginaire natif. Les gens inventent toutes sortes d'anecdotes pour évoquer et perpétuer l'existence de cette ancienne population. Mais ici, cela rappelle le respect des anciens même dans l'au-delà. Comme dans les autres îles environnantes, les ancêtres survivent dans les pensées des générations. L'Histoire est revisitée.

Pour le mythe d'*Ibonia*, autre dénomination d'*Iboniamasiboniamanoro*, qui se résume comme suit :

- « *le mythe qui retrace le périple initiatique de l'homme et de la femme au cœur du cosmos où ils doivent découvrir comment transmettre une vie qui leur échappe. Il serait la preuve de l'unité du peuple malgache et la vérification de sa prétention à une origine commune.* »¹⁵⁵

¹⁵² Le plus grand devin vazimba qui vivait à l'époque à l'Est d'Ambohimiangara, au Nord de l'Itasy. p. 6, DAHLE, L., SIMS, J., 1908, *Anganon'ny Ntaolo. Tantara mampiseho ny Fomban-drazana sy ny finoana sasany nananany...* Naláhatra sy nahitsy ary nampian'i J. Sims. [« Contes des Anciens. Histoires montrant les coutumes des ancêtres et certaines de leurs croyances... Mises en ordre, corrigées et complétées par J. Sims »] Antananarivo : F.F.M.A. (Traduction fr., par L. Molet et D. Dorian, *Contes des Aïeux malgaches*. Paris, Institut des Langues et Civilisations Orientales, 1992.)

¹⁵³ Michèle Rakotoson, *op. cit.*, p. 116

¹⁵⁴ *Iboniamasiboniamanoro* est un conte.

¹⁵⁵ Christian Alexandre, *Violences malgaches*, Tananarive, Société Malgache d'Édition, 2007, p.119

il ne faut pas ignorer qu'il s'agit d'un voyage périlleux, un parcours plein d'embûches dont le personnage principal, un fauteur de troubles en puissance, en est lui-même le responsable.

Cela rejoint alors ce qu'affirme Christian Alexandre¹⁵⁶ dans *Violences malgaches* que « la violence habite les Malgaches jusque dans leurs mythes fondateurs ».¹⁵⁷

Malgré tout, la phrase de Tandra : « Le temps de la parole n'est encore venu pour moi »¹⁵⁸, rejoint la sagesse malgache sur la culture du silence. Il devra attendre la cinquantaine pour s'exprimer librement. La violence rencontrée tout au long du récit devrait aboutir à une sagesse bien malgache : la patience pendant l'apprentissage à la vie d'adulte. Cette sagesse est partagée dans toutes les îles environnantes.

¹⁵⁶ Prêtre, docteur en philosophie de la faculté de Bordeaux, enseignant la philosophie au Grand Séminaire d'Antsirabe et à l'Institut Catholique de Madagascar.

¹⁵⁷ Christian Alexandre, *Ibid.*, p. 98.

¹⁵⁸ *Le Bain des reliques*, *op. cit.*, p. 145.

CONCLUSION

L'ouvrage de Michèle Rakotoson a donc bouleversé et bousculé le champ littéraire malgache francophone. En effet, le style d'écriture, le choix des thèmes traités, le choix du personnage principal : un jeune ayant effectué des études en Europe, ne sont pas d'usage dans le roman malgache. Les circonstances de sa création, à savoir le lieu : en France ; l'époque : la révolution socialiste malgache, avec sa censure et son économie moribonde ; l'analyse de la relation tendue et difficile à comprendre entre le personnage principal surtout et le pays natal, vont introduire le roman dans une dimension jamais rencontrée jusque-là, parce que l'analyse concerne aussi les similitudes avec les productions littéraires de la région indocéane.

La violence est omniprésente dans le roman de Michèle Rakotoson. Elle est remarquée dans différentes sortes de descriptions, vécue et subie par le personnage principal depuis son retour au pays natal, mais aussi par la population dans leur vie quotidienne. Elle découle de bon nombre de conflits. La jeunesse représentée par Ranja s'oppose aux adultes détenteurs du droit d'aînesse. Il s'agit d'un conflit de générations. Mais Ranja représente également les intellectuels s'opposant à la masse paysanne qui est illettrée. D'autres couples d'oppositions peuvent encore être formés :

- chrétiens vs partisans du culte des ancêtres,
- *Merina*/cultivateur vs *Sakalava*/éleveur,
- citadins vs ruraux,
- race « supérieure » vs race « inférieure »...

La société est minée par une frustration et par une violence sourde qui n'attend que quelques étincelles pour exploser. Il ne faut pas négliger que le mythe d'*Iboniamasiboniamanoro*, fondateur de la société malgache, est empreint de brutalités. Par conséquent, la violence est inhérente à l'être-au-monde des Malgaches, ce qui manifeste un paradoxe inattendu. Le pays de la douceur de vivre cache en fait une inclination à l'agressivité qui peut surgir, sans que l'on s'y attende forcément, à tout moment.

Le « *fihavanana* », également considéré comme une valeur unique et spécifique aux Malgaches, forme un couple complexe avec ce phénomène social. La société malgache est ainsi faite. Ranja a prouvé jusqu'à la fin de l'ouvrage que cette valeur lui a permis de résister à toute forme de combat, même au prix de sa vie. La mort n'est, faut-il retenir de son parcours, qu'une étape de la vie menant vers les ancêtres, pour renforcer et veiller sur le « *fihavanana* ».

Ranja/Rija, duo évoqué par l'auteure elle-même, sont deux noms très proches. Cela symbolise une métamorphose assurant la perpétuation des générations et des coutumes. Ranja a, finalement, réussi dans son entreprise. Le « *fihavanana* » est préservé parce que même les étrangers venus de très loin vont assister à la cérémonie, c'est un signe de victoire. Le « *fihavanana* » est revigoré. La fraternité et l'unité nationale en dépendent.

La terre natale symbolisant la mère protectrice accueille, au final, en son sein, Ranja. Le trou dans lequel il est tombé représente l'ouverture, la voie royale le conduisant vers un monde meilleur : un endroit réservé aux héros ayant sacrifié leur vie pour le peuple. La terre-mère protectrice assure la confiance réciproque qui l'unit à son enfant. La confiance pourrait même aller au-delà et changer en complicité. Quelle que soit la tension qui peut mettre en conflit la mère et l'enfant, semble nous dire le texte de Michèle Rakotoson, la terre mère n'abandonne jamais son fils.

Quel enseignement peut-on alors tirer de ce travail de recherche ? Il faut reconnaître que la violence joue un rôle important dans le rétablissement de l'ordre cosmique et social malgache. Le chaos ne peut être réduit et remis à l'ordre sans le sacrifice. Ce sacrifice est une abnégation de soi. C'est un renoncement à la vie, un refus de l'individualisme pour le bien de tous. Les générations futures s'inspireront du cas de Ranja pour rectifier l'errance de chaque citoyen dans le dessein de redresser la nation. Il a fallu abandonner un moment le sacrifice du zébu et le remplacer par celui d'un être humain pour rendre effective la réconciliation : réconciliation avec son pays natal, réconciliation avec la population. L'introduction d'un tel ouvrage malgache et francophone dans le programme scolaire peut faciliter la transmission des valeurs nationales et ancestrales aux jeunes malgaches pour les sauvegarder des dangers de la mondialisation. Les différentes formes de violence engendrées par dictature et coups d'État alimenteront également leur réflexion et les pousseront à respecter les processus démocratiques lors d'un changement de pouvoir.

La vulgarisation des ouvrages comme *Le Bain des reliques* peut donc contribuer au développement de la littérature malgache francophone grâce à la réédition de plusieurs exemplaires pour tous les établissements scolaires, sur tout le territoire. Il serait possible, également, de transposer le roman à l'écran pour multiplier les supports visuels, ou encore d'écrire le scénario accessible aux jeunes sous forme de bande dessinée.

Quelques limites ont pu être constatées dans la réalisation du travail. Même si l'auteure est rentrée à Madagascar depuis 2012, il est difficile de la rencontrer, tellement elle a un programme très chargé. C'est à travers les interviews et les documents écrits que nous avons

recueilli les informations nous permettant de réaliser la recherche. En plus, nous n'avons pu avoir accès qu'à quelques ouvrages spécialisés en littérature dans les librairies et les médiathèques. L'écrivaine aurait sûrement apporté, après plusieurs années de recul, plus d'informations sur les personnages, l'évolution de notre société, ou encore le rôle d'un auteur dans la société malgache ou même dans la région. En parlant de personnage : comme la vie de Ranja tournait autour de deux femmes : Noro, son épouse et l'autre, une maîtresse occasionnelle, mais qui a changé son destin, le rôle de la femme malgache dans la société traditionnelle et la société moderne à travers ce roman et les autres ouvrages de Michèle Rakotoson pourrait faire l'objet d'une recherche plus approfondie.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrage étudié :

RAKOTOSON (Michèle), *Le bain des reliques*, roman malgache, Paris, L'Harmattan, 1988.

Ouvrages généraux :

ALBERT (Christiane) sous la direction de, *Francophonie et identités culturelles*, Karthala, 1999

ALEXANDRE (Christian), *Le malgache n'est pas une île*, Foi et Justice Séries « Arts et culture malgaches », 2003

ALEXANDRE (Christian), *Violences malgaches*, Foi et Justice Séries « Arts et culture malgaches », Société malgache d'édition, 2007

BALLARIN (Marie-Pierre), *Les reliques royales à Madagascar source de légitimation et enjeu de pouvoir (XVIIIe-XXe siècles)*, Collection « Hommes et Sociétés » dirigée par Jean Copans

CESAIRE (Aimé), *Cahier d'un retour au pays natal*, Présence Africaine, 1971

DELERIS (Ferdinand), *Ratsiraka : Socialisme et misère à Madagascar*, Paris, L'Harmattan, 1986

FERRY (Luc), *La sagesse des mythes Apprendre à vivre -2*, Paris, J'ai lu, 2009

KRISTEVA (Julia), *Pouvoir de l'horreur. Essai sur l'abjection*, Paris, Seuil, 1980

LAROUSSE, *Le Larousse des noms communs*, Larousse, 2008

ELIADE (Mircea), *Le sacré et le profane*, Gallimard, 1965

MICHAUX (Yves) *Changements dans la violence*, Paris, Odile Jacob, 2002

MOLLET (Louis), *Le bain royal à Madagascar*, Tananarive, 1956

WALZER (Michael), *Traité sur la tolérance*, Nouveaux Horizons, 2004

Ouvrages spécialisés :

BARTHES (Roland), *Le degré zéro de l'écriture* suivi de *Nouveaux Essais critiques*, Paris, Seuil, 1953 et 1972

BOURDIEU (Pierre), *La domination masculine*, Paris, Seuil, 2002

CHEVRIER (Jacques), *La littérature nègre*, Paris Armand Colin, 2003

ISSUR & HOOKOOMSING, *L'Océan Indien dans les littératures francophones*, Karthala et les Presses de l'Université de Maurice, 2001

JOUBERT (Jean-Louis), *Littératures de l'Océan Indien*, Edicef-Aupelf, 1991

KESTELOOT (Lilyan), *Comprendre le Cahier d'un retour au pays natal*, Saint-Paul, 1982

RÉPUBLIQUE DE GUINÉE, *Littérature africaine*, Hatier

SENGHOR (Léopold Sédar) *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de la langue française*, Paris, Presses Université de France

Annales :

Annales de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Université d'Antananarivo, numéro spécial 15, *Madagascar : 50 ans d'indépendance*, 2012

Annales de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Université d'Antananarivo numéro 16, *Migration et Développement*, 2013

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	2
I - Le corpus et l'intérêt de son analyse dans la littérature malgache francophone	8
I - 1 Présentation de l'ouvrage <i>Le bain des reliques</i> et Biographie de l'auteure	9
I - 2 L'intérêt de l'analyse de l'ouvrage dans la littérature malgache francophone	12
II - Le personnage Ranja et ses relations avec son pays	14
II- 1 Les raisons du retour au pays natal	14
II - 1 - 1 La volonté de retrouver ses racines	17
II - 1 - 2 La volonté de rassembler	20
II- 2 Le constat amer des réalités	22
II-2-1 Le pays, théâtre de l'éclatement de la famille et de la déliquescence des racines	23
II -2-2 Les différentes représentations de la violence au quotidien	30
III- La littérature malgache francophone et la rupture avec le passé	37
III- 1 Les concepts	37
III- 1-1 La violence : essais de définition	37
III- 1-2 L'intranquillité indocéane : essais de définition	39
III- 2 Le style de Michèle Rakotoson	41
III - 2 - 1 L'analyse de la tension entre « la volonté de » et « la violence de »	41
III-2-2 Michèle Rakotoson, précurseur de l'écriture de la violence, une nouvelle forme d'écriture de la littérature francophone indocéane	55
CONCLUSION	63
BIBLIOGRAPHIE	66
TABLE DES MATIERES	68